MON FILM

30 francs
BELGIQUE : 6 Frs B
LUXEMBOURG : 6 Frs L
ESPAGNE : 6 Pesetas
AUTRES PAYS : 36 Frs français



Kim NOVAK
et Jeff CHANDLER
dans

Un Seul Amour

N° 603 — 12-3-58

COLUMBIA FILMS

NUIT ÉTOILÉE. — Je n'ai aucun renseignement sur Karlheinz Bohm, acteur allemand qui était inconnu en France avant la série *Sissi*, où il est le partenaire de Romy Schneider.

BRUNETTE AUX YEUX DOUX. — Robert Wagner est célibataire. Né à Detroit (Michigan, U. S. A.) le 10 février 1930. Oui, adresse exacte. — Interprètes de *Meurtre au music-hall* (1946) : Bill Marshall (Dan), Vera Ralston (Lily), Nancy Kelly, Helen Walker, Julie Bishop, Ann Rutherford, Jerome Cowan et Jack La Rue. — Vera Ralston est née à Prague (Tchécoslovaquie) en 1922. Son vrai nom est Vera Hruba. Elle est mariée à Herbert Yates, Président de Republic Pictures, et tourne uniquement dans les studios de son mari.

MARCELINO. — Darry Cowl (André Darricau) est marié, né en 1925 au pays basque. Il a tourné dans : *Ces sacrées vacances, Cette sacrée gamine, La joyeuse prison, En effeuillant la marguerite, Assassins et voleurs, Courte tête, A la Jamaïque, Cinq millions comptant, L'amour descend du ciel, Les trois font la paire, L'Ami de la famille, Les lavandières du Portugal, Ce joli monde, A pied, à cheval et en voiture, Fumée blonde, Le Triporteur.* — Le film tourné l'année dernière en Espagne par Martine Carol avec Van Johnson s'appelle *Action of the Tiger.* — Pascale Roberts vient d'épouser le comédien Pierre Mondy. Elle ne fait pas connaître ses date et lieu de naissance. Elle a tourné : *Cherchez la femme, Les Hommes en blanc, Milord l'Arsouille, Mémoires d'un flic, L'Homme et l'Enfant, Et par ici la sortie, Marchands de filles.*



Maureen SWANSON
dans
Ma vie commence en Malaisie
(Photo Rank Org., de C. Lucas)

DORREIF-YRAC. — Fier Parker est né à Fort Worth (Texas, U. S. A.), le 16 août 1927. Il mesure 1m,86. Son vrai nom est Fess Parker. Nous l'avons vu dans : *Davy Crockett, Davy Crockett et les pirates de la rivière, L'Infernale poursuite, Sur la piste de l'Oregon.* — Rod Cameron (vrai nom : Roderick Cox) est né au Canada le 7 décembre 1912. Derniers films parus en France : *La revanche des Sioux, Le Frelon des mers, Les rebelles de San Antone, La Jungle, Capturez cet homme, La Caravane du désert, Les révoltés du Texas, Le passage de Santa-Fé.* — Je n'ai aucun renseignement sur Jeff York.

LE PRINCE NOIR. — Interprètes de *Iwo Jima* (1949) : John Wayne (sergent Stryker), John Agar (Conway), Adèle Mara (Alice Bronway), Forrest Tucker (Thomas), Wally Cassell (Ragazzi), James Brown (Bass), Richard Webb (Shipley) et Julie Bishop (Mary). — Nous avons publié (*Mon Film*, n° 173, épuisé) *Les Tuniques écarlates*, dont voici la distribution : Gary Cooper (Dusty Rivers), Madeleine Carroll (Avril Logan), Paulette Goddard (Louvette), Preston Foster (sergent Jim Brett), Robert Preston (Ronnie Logan), avec Akim Tamiroff, Lynne Overman, George Bancroft Jr., Lon Chaney Jr.

Entre nous

Le Camériste répond ici à toutes les questions d'intérêt général

(Avant de lui écrire, veuillez prendre connaissance de l'Avis ci-dessous.)

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à tous nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions d'intérêt général (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. *Nous ne pouvons répondre directement par lettre.*

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

4° Nous ne publions pas d'adresses.

Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes *(cinéma seulement)* peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 20 francs pour les artistes résidant en France et à 35 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée *sous une autre enveloppe* à notre adresse, affranchie à 20 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

TO-MORROW. — Le réalisateur d'*Ignace* (1937), avec Fernandel, était Pière Colombier. — *Topaze*, de Marcel Pagnol, a été porté à l'écran trois fois : en 1932 (metteur en scène : René Guissart), avec le regretté Louis Jouvet et Edwige Feuillère. En 1938 (metteur en scène : Marcel Pagnol), avec Arnaudy et Délia-Col. En 1950 (metteur en scène : Marcel Pagnol à nouveau), avec Fernandel et Hélène Perdrière. — Le titre allemand du film *Le Général du diable*, avec Curd Jurgens, est *Des Teufels General.*

MATAM. — Il est difficile de désigner exactement les cinq vedettes les *plus payées du monde* (ce seront, en tout cas, des vedettes américaines), car les grandes vedettes ont souvent des pourcentages sur les recettes de leurs films ; ou bien elles sont producteur ou coproducteur du film. — Le frère de Michèle Morgan, Pierre Roussel, ne fait pas de cinéma, que je sache. Mais il a fait du music-hall et du cabaret, dans un numéro vocal fantaisiste qu'il avait monté avec deux camarades. — Claudette Colbert parle elle-même dans *Si Versailles m'était conté.* Pourquoi l'aurait-on doublée ? Elle est d'origine française, née à Saint-Mandé (Seine), et parle parfaitement le français. — Gina Lollobrigida n'est pas doublée pour la voix dans *Notre-Dame de Paris.* C'est bien reconnaissable à son accent. — Merci de votre gentille lettre, et à bientôt, j'espère !

LANCELOT. — Robert Taylor (Spangler Arlington Brugh) est né à Filley (Nebraska, U. S. A.) le 5 août 1911. Son premier film date de 1934.

EDEN-GÉANT. — Pseudo court, s. v. p., ainsi que je le demande si souvent... — Ces artistes changent de studio à chaque film. Vous voyez qu'il m'est bien difficile de vous répondre. — Derniers films de Pier Angeli parus en France : *Le Calice d'argent, Mam'zelle Nitouche, Marqué par la haine, Port-Afrique, Les Vendanges.* — Pour Esther Williams : *Carnaval au Texas, Jupons à l'horizon, La première sirène, Traversons la Manche, Désir d'amour, L'Enquête de l'inspecteur Graham.*

RIEN QU'UNE NUIT. — Trevor Howard est anglais, né à Cliftonville (Kent) le 29 septembre 1916. Marié à Helen Sherry depuis 1944. Ses films parus en France : *Brève rencontre, La Couleur qui tue, Je suis un fugitif, Le troisième homme, Les Amants passionnés, Odette, agent S. 23, La salamandre d'or, Le banni des îles, La fille aux papillons, Le fond du problème, La main de l'étranger, Commando sur Saint-Nazaire, Je vois un sombre espion, Les amants du Tage, Commando dans la Gironde, Course au soleil, Police internationale.* Puisque nous avons coutume de rendre hommage aux acteurs étrangers qui jouent en français sans doublage, n'oublions pas votre favori : c'était lui qui parlait, sans doubleur, dans *Les Amants du Tage* qu'il tourna avec Françoise Arnoul et Daniel Gélin (*Mon Film* n° 449).

CARTACALHA J. A. T. — Nicolas Amato a fait du tour de chant, en effet, et tourné aussi (petits rôles) dans de nombreux films dont l'énumération est trop longue pour figurer ici. Les plus récents sont : *Justice est faite, Le Passe-Muraille, Le Garçon sauvage, La Poison, Nous irons à Monte-Carlo, La Table aux crevés, Le Fruit défendu, La route Napoléon, Ma petite folie, Le Défroqué*, etc. J'ignore ses date et lieu de naissance. Pour la question si personnelle de la photo d'une époque précise que vous désirez, écrivez à l'artiste, cela me semble être la solution la plus simple. Nous lui transmettrons votre lettre affranchie à 20 fr.

JEAN DE LA LUNE. — Luis Mariano est célibataire, né à Irun (Espagne) le 12 août 1920. Ses derniers films : *Le Tzarévitch, Quatre jours à Paris, Le Chanteur de Mexico, A la Jamaïque.*

FLEUR DE CHAMPAGNE. — *Les Révoltés de Lomanach* a été tourné en 1953. — *L'amour viendra*, en 1953. — *L'homme de la tour Eiffel*, avec Charles Laughton, a été tourné en 1948. — *Lulu Belle*, avec Dorothy Lamour, en 1948.

HÉBÉ. — Dieter Borsche est allemand, né à Hanovre en 1920. Marié, père de trois fils. Ses films parus en France : *Le Guérisseur, Ali-Baba et les quarante voleurs, Escale à Orly, Docteur Holl.* — Nous avons publié *Marianne de ma jeunesse* (*Mon Film* n° 459). En effet, nous n'avons jamais revu l'actrice autrichienne Marianne Hold qui joue le rôle de Marianne dans ce film. Mais ses partenaires (Pierre Vaneck, Gil Vidal, Isabelle Pia) ont tourné, depuis, bien d'autres films. — Vittorio Gassmann est italien, né à Rome en 1919. Divorcé de Shelley Winters, il est remarié à Anna-Maria Ferrero. Ses derniers films parus en France : *Rhapsodie, Mambo, La Belle des belles, Guerre et paix, Scandale à Milan, Le Chevalier de la violence.*



David NIVEN
dans
Mon homme Godfrey

LA BELLE SIRÈNE. — Michel François est né le 22 juillet 1929 à Nice. Cheveux châtains, yeux noisette, 1m,73. Marié à Danielle Roy et père d'une petite Dominique née en septembre 1955. Derniers films : *La Cage aux souris, La meilleure part, Si Paris nous était conté, Isabelle a peur des hommes.* — François Patrice est né à Beyrouth, de parents français, le 1er janvier 1924. Marié et père de famille. Derniers films : *Duel à Dakar, La Pocharde, Le grand pavois, Razzia sur la chnouf, L'affaire des poisons, La joyeuse prison.* Il a les cheveux bruns, les yeux marron, et mesure 1m,69. — William Holden est né le 17 avril 1918 à O'Fallon (Illinois, U. S. A.). Marié à Brenda Marshall et père de famille (deux fils : Peter et Scott). Derniers films parus en France : *Une Fille de la Province, La Colline de l'Adieu, Picnic, Les ponts de Toko-Ri, Un magnifique salaud, Je reviens de l'enfer, Le pont de la rivière Kwaï.* Il a les cheveux châtains, les yeux verts, et mesure 1m,80.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* en bon état si possible : 1 à 187, 199 à 203, 211 à 213, 215, 216, 218 à 226, 230 à 233, 235, 236, 243, 244, 246, 247, 251 à 262, 264 à 271, 273, 274, 278 à 280, 283, 285 à 287, 289, 291, 292, 294, 295, 297 à 299, 307, 314, 315, 326, 328, 474, 510. Faire offre, même pour quelques numéros, à M. Guy Garnica, Vieille route de Fonneuve, Montauban (T.-et-G.).

MON FILM
CINÉ POUR TOUS
TOUS LES MERCREDIS. 5, boul. des Italiens, PARIS (2e)
Rédacteur en chef : Pierre HENRY
Abonnements, France et Colonies :
1 an. . . . . . 1.170 fr. | 6 mois. . . . 630 fr.
Compte chèques postaux : Paris 5492-99.



UN SEUL AMOUR

(Jeanne Eagels)

Réalisation de George SIDNEY.

Scénario de Daniel FUCHS ; dialogues de D. FUCHS, Sonya LEVIEN et John FANTE.

INTERPRÉTATION :

Jeanne Eagels	KIM NOVAK.
Stan Satori	JEFF CHANDLER.
Mme Neilson	AGNÈS MOOREHEAD.
John Donahue	CHARLES DRAKE.
Al Brooks	LARRY GATES.
Elsie Desmond	VIRGINIA GREY.
Le président du Syndicat	GENE LOCKHART.
Frank Satori	JOE DE SANTIS.
Chuck O'Hara	MURRAY HAMILTON.

Production GEORGE SIDNEY, distribuée par COLUMBIA FILMS S. A.

Récit de Camille CASTEL.

Un Seul Amour

PAR ce beau soir du printemps 1921, Jeanne Eagels, serveuse dans un petit bar de Kansas City, sentait les ailes lui pousser... Les ailes lui poussaient, parce que, précisément, elle se disait qu'elle en avait fini avec son travail de serveuse. Il y avait longtemps (cela datait de son enfance) que Jeanne voulait être « artiste ». Mais elle était devenue orpheline, et il lui avait fallu gagner sa vie. Et Jeanne se morfondait, à vingt ans, au milieu des tasses et des soucoupes d'un petit bar de province... Mais par quel chemin arrive-t-on à New-York et à la gloire, quand on est serveuse à Kansas City ?

Jeanne, cette fois, croyait bien avoir trouvé ce chemin. Sa bonne étoile avait envoyé au bar un commis voyageur nommé Jerry. Il était si dynamique et si bavard que Jeanne lui avait fait ses confidences.

En apprenant que Jeanne rêvait d'être « artiste », Jerry n'avait pas hésité : Jeanne allait suivre ses conseils. Une grande kermesse venait de planter ses chapiteaux et ses baraques à quelques kilomètres de Kansas. Jerry connaissait admirablement Stan Satori, qui tenait là plusieurs baraques d'attractions sensationnelles. Stan Satori, c'était « quelqu'un », chez les gens du voyage. Il était le jeune frère du fameux Frank Satori, le roi de l'attraction de Coney Island! Jeanne devait connaître, de réputation du moins, le parc d'attractions de Coney Island, aux environs de New-York. Bientôt, Stan Satori y rejoindrait son frère Frank. La tournée Stan Satori était donc bonne à suivre! Or Stan Satori organisait, dans toutes les villes où il passait, un concours de beauté entre les jeunes filles de la région. Jeanne n'avait qu'à s'y présenter. Elle aurait le premier prix, c'était certain. Il suffirait d'en parler à son ami Stan! Stan serait ravi de faire plaisir à Jerry et à sa protégée!

Jeanne avait bu les paroles de Jerry. Puis elle avait quitté son emploi, acheté un maillot de bain à la dernière mode, fait sa valise. Et elle avait pris le car.

En traversant la foire colorée, déchaînée, pleine de musiques, de cris d'appel de bonimenteurs, de serpentins et de lumières, Jeanne marchait d'émerveillement en émerveillement. Enfin! le succès l'attendait! L'avenir était à elle!

Hélas! Le bel échafaudage d'illusions s'écroula vite : le prix de beauté fut décerné à une plantureuse jeune personne que Jeanne, en toute honnêteté, trouvait peu faite pour porter ce titre. Mais la plantureuse jeune personne était la cousine du chef de la police locale... et l'ascendant de Jerry sur Stan Satori n'était pas aussi grand que le commis voyageur ne le prétendait...

Après son échec, Jeanne ne trouva Jerry nulle part. Diplomatiquement, il avait disparu. Alors Jeanne, ayant rangé le beau, l'inutile maillot de bain dans sa valise, endossé son imperméable et enfoncé son béret noir sur ses cheveux blonds, se mit en devoir d'attendre Stan Satori.

Elle attendit longtemps. Mais elle était d'une espèce difficile à décourager.

Stan Satori aidait ses hommes à démonter les baraques et à charger les voitures lorsqu'il aperçut Jeanne. Il reconnut la protégée de Jerry, ce sacré baratineur de Jerry que Stan avait dû, une fois de plus, envoyer promener sans ménagements. N'avait-il pas entrepris de convaincre Stan de « faire gagner » la petite blonde! Et en quel honneur ? Il était bien plus important de « faire gagner » la cousine du chef de la police!

— Qu'est-ce que vous faites encore ici ? grommela Stan en examinant Jeanne avec étonnement. Le dernier car est parti. Comment retournerez-vous en ville ?

— Je ne peux pas retourner en ville, dit Jeanne. J'ai quitté mon emploi. Et j'ai dépensé mon dernier argent pour venir ici.

— Je n'y peux rien, moi! grogna Stan. Je ne suis pas responsable de vos décisions.

— Je n'ai pas dit que vous l'étiez, répliqua Jeanne sans hésiter.

— Folle! soupira Stan. Vous ne savez pas encore qu'il ne faut pas se fier aux boniments d'un gars comme Jerry ?

— Maintenant, je le sais, dit froidement Jeanne. Monsieur Satori, pouvez-vous me donner du travail ?

Stan haussa les épaules. Il n'était pas bureau de bienfaisance, ni bureau de placement! Mais cette petite malheureuse, qui ne pleurnichait pas et semblait savoir ce qu'elle voulait, lui était plutôt sympathique. Pour tenter sa chance, elle avait perdu son emploi, dépensé son dernier sou... Pauvre gosse! Elle était très jolie. Avec un peu d'entraînement, elle pourrait peut-être danser dans le spectacle oriental, ou tenir un petit rôle dans les « burlesques »...

— Allez! décida-t-il brusquement. Montez. Je vous embauche.

***

Jeanne Eagels sourit, joua, dansa pour le public des fêtes foraines, chaque soir, de ville en ville, avec la meilleure grâce du monde, une habileté confondante et un enthousiasme à tout casser. En même temps, elle faisait preuve d'une vitalité et d'une bonne humeur inaltérables, ne maudissant jamais le vent ni la pluie, ne se plaignant jamais de sa vie errante, n'hésitant pas à se servir de ses bras pour empiler des planches, tirer sur des cordes ou maintenir les toiles pendant le montage des chapiteaux.

Stan appréciait toutes ces solides qualités. Lui aussi avait bon appétit, belle humeur, et une nature entreprenante. Il voulait multiplier les baraques, avoir les attractions les plus nouvelles, gagner de l'argent à pleines mains...

Peu à peu, il rechercha la présence de Jeanne. Il se sentait bien, avec Jeanne. Ils riaient ensemble, chahutaient, se houspillaient. Et, un beau soir, Jeanne se retrouva dans les bras de Stan. Désormais, ils ne se quittèrent plus.

La caravane continua sa route. Jeanne était maintenant, de toutes les girls du spectacle Satori, la plus aimée du public. Ses ambitions d'enfant se précisaient. Elle dit un jour à Stan :

— J'en ai assez de jouer *Le Secret de Dardanella*. Je n'ai rien à faire que me trémousser. Il me faut une vraie pièce. Je veux être actrice, je ne suis pas faite pour rester « girl » !

Stan lui rit au nez et lui promit une mémorable fessée si elle ne se sortait pas ces folles idées de la tête. Jeanne répliqua que

Stan avait embauché Jeanne dans la troupe de danseuses du spectacle Satori.



ses idées n'étaient pas folles le moins du monde et qu'elle finirait bien par les réaliser. Mais là-dessus survint un incident qui, pour un temps, mit fin aux discussions sur l'art dramatique.

A la fin de sa « danse orientale », un jour, Jeanne vit un groupe de policiers envahir la baraque, où une cinquantaine de spectateurs haletants — et exclusivement masculins — acclamaient ses talents artistiques.

— Attentat à la pudeur! Article deux cent cinquante-trois! déclara le shérif. Allons, mignonne, en route!

Les policiers entraînèrent Jeanne. Avant de quitter la baraque, la « danseuse orientale » eut le temps de constater que son directeur n'était pas autrement ému par la disparition de sa vedette :

— Messieurs! dit Stan en apaisant le public. Allons, restez assis, je vous en prie! Le spectacle continue!

Jeanne grelottait dans les couloirs du tribunal, lorsque Stan parut enfin.

— J'ai froid! grogna Jeanne en désignant les quelques rangs de perles qui lui servaient de costume. Tu es seul ? Où est l'avocat ?

— Pas besoin d'avocat, dit sereinement Stan. Je te défendrai moi-même.

— Tu plaisantes! vociféra Jeanne. Je veux un vrai avocat!

— Ne piaille pas comme ça et ne t'en fais pas! riposta Stan en posant son veston sur les épaules transies de la « reine des nuits d'orient ».

Jeanne Eagels fut appelée à comparaître devant le juge. Elle s'assit d'un air digne, sur l'invitation du magistrat, en serrant pudiquement autour d'elle le veston de Stan. Les noms et qualités déclinés, lecture faite du constat de police, la parole fut donnée au défenseur.

Ce n'était pas pour rien que Stan, entre autres choses, faisait le boniment dans les foires. Il avait la langue bien pendue et savait le pouvoir d'un bon verbiage. Il écorcha les noms grecs, confondit les charmes d'Aphrodite avec ceux des séductrices du lointain Orient, mais sut prendre la défense de la beauté insultée :

— Serait-il juste que cette jeune femme soit punie parce que la nature l'a comblée de ses dons ? Qu'elle se cache dans les catacombes parce que certains tartuffes n'osent pas regarder la beauté en face ? Monsieur le juge, évoquez les plus parfaits exemples de la beauté grecque, et considérez cette jeune femme. Leur est-elle inférieure en beauté ? Non!

Et, pour preuve, Stan amena Jeanne auprès du juge, arracha le veston qui la couvrait... Un geste du même genre, osé par un nommé Hypéride, avait jadis sauvé une courtisane grecque, nommée Phryné, des rigueurs de la justice... Cela, Stan ne le savait que depuis peu. Il l'avait appris en potassant, tandis qu'il se rendait au tribunal, un bouquin sur la Grèce antique qu'il venait d'acheter... Mais, quoique vieux de plus de deux mille ans, le truc était bon. Juge, assesseurs et greffiers parurent favorablement impressionnés.

— Un Praxitèle! proclama Stan. Un vrai Praxitèle! Et condamneriez-vous les statues de Praxitèle uniquement parce que certains béotiens ne voient dans le corps humain que la vulgarité ? Cette jeune artiste n'est pas une méprisable danseuse nue! Elle possède un grand talent, une culture raffinée. Elle sert l'Art et ne cherche pas le scandale...

Finalement, l'accusation d'attentat à la pudeur ne fut pas retenue. Stan et Jeanne s'en furent, libres comme l'air et triomphants.

— Tu as été très bien! dit Jeanne avec une grimace admirative.

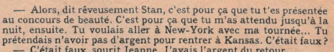
— Mais toi aussi! s'écria Stan. Tu as tenu le coup jusqu'au bout. Tu m'as étonné moi-même !

— J'aurais pu tenir comme ça jusqu'à demain matin! proclama Jeanne. Et tu oses dire que je ne suis pas une comédienne ?

Ils riaient, se bousculaient, se défiaient du regard, au milieu de la foire déserte qui leur offrait ses manèges silencieux, ses baraques éteintes. Pour fêter leur victoire sur le juge, ils firent mille facéties. Puis ils firent des projets.

— Écoute, dit Stan, j'ai un frère à New-York, oui, Frank. C'est un potenta à Coney Island. Je vais m'associer avec lui. Et toi tu t'associeras avec moi. L'avenir, maintenant, c'est nous. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je savais tout ça, avoua Jeanne. Je savais que ton frère existait, que tu allais le rejoindre. Jerry me l'avait dit.


— Alors, dit rêveusement Stan, c'est pour ça que tu t'es présentée au concours de beauté. C'est pour ça que tu m'as attendu jusqu'à la nuit, ensuite. Tu voulais aller à New-York avec ma tournée... Tu prétendais n'avoir pas d'argent pour rentrer à Kansas. C'était faux ?

— C'était faux, sourit Jeanne. J'avais l'argent du retour.

— Admirable! dit Stan. Tu avais tout combiné! Mais pourquoi tant vouloir aller à New-York ? Tu t'es fait de l'argent, dans ma troupe. Tu pourrais nous fausser compagnie, maintenant!

— Non, dit Jeanne, je ne veux pas. Je veux rester avec toi. Je veux aller à New-York et y débuter au théâtre, sur une vraie scène. Je veux être comédienne.

***

Dans le bateau qui les amenait à New-York, Jeanne et Stan faisaient toujours des projets, mais dans deux directions un peu différentes :

— A Coney Island, tu auras tout ce que tu voudras, dit Stan. Je dirai à Frank de te donner les meilleurs numéros, *Topsy et Eva*, *Le Naufrage*...

— J'aimerais mieux débuter au théâtre, dit Jeanne. J'ai déjà écrit à un professeur d'art dramatique pour lui verser de l'argent et lui demander de me prendre comme élève. Oui, Mme Neilson, la fameuse Nelly Neilson. Les plus grandes critiques disent qu'elle est le meilleur professeur...

— Bien! dit amèrement Stan. Tu en seras vite revenue. La femme de Frank, Rosalie, était la meilleure actrice de sa troupe de burlesques. Une fois qu'elle a eu des gosses, une villa au bord de la mer, elle a vite oublié sa vocation!




— Je veux rester avec toi! dit Jeanne à Stan Satori.

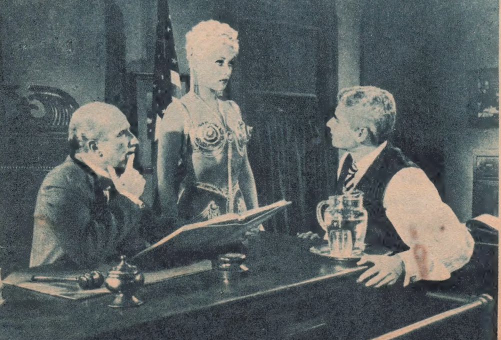
— Pas moi, murmura Jeanne. Moi, je crois en ma vocation.

***

Jeanne jeta de grands regards éblouis sur New-York, mais se perdit surtout dans la contemplation des théâtres. Puis elle alla bravement sonner chez Nelly Neilson.

La célèbre Mme Neilson était vieille et ne jouait plus. Mais elle n'avait rien perdu de son allure, de sa minceur, ni de son regard impérieux et perspicace. Elle considéra attentivement sa visiteuse, son accoutrement à la fois tapageur et provincial, ses manières qui n'avaient évidemment pas été contractées dans les salons...

— Chez qui étiez-vous ? demanda-t-elle.


Stan demanda à Jeanne de s'approcher du juge.



— Je ne prends pas d'artistes de cirque! dit Nelly Neilson à Jeanne.

— Les Attractions et Spectacles forains Satori, dit Jeanne.

— C'est bien ce que je craignais, sourit froidement Mme Neilson. Je regrette, je ne prends pas d'artistes de cirque et de foire. Vous m'aviez envoyé de l'argent, n'est-ce pas ? Veuillez le reprendre.

— Artiste de foire! s'écria Jeanne, suffoquée. Il n'y a pas que dans les foires qu'on rencontre des monstres! Oui, j'ai débuté avec les gens du voyage, et c'est tant mieux! Ils m'ont accueillie, eux! Ils m'ont fait confiance, eux! Oui, j'ai été danseuse nue, danseuse exotique, j'ai fait toutes les attractions foraines! Ça n'est pas une si mauvaise école, vous savez! Je sais peut-être des tas de choses que vous ne savez pas, vous!

Nelly Neilson s'était assise et contemplait Jeanne avec une minutie toute professionnelle, l'œil mi clos.

— Le texte est abominable, murmura-t-elle, mais vous avez du tempérament. Ne forcez pas. Répétez la dernière phrase, mais sans frapper sur la table. Allez !

Jeanne fut déconcertée, mais pas trop. Elle comprit, reprit sa respiration et donna consciencieusement sa réplique :

— Oui, il est possible que vous n'ayez rien à m'apprendre et que moi, au contraire, j'aie à vous apprendre des tas de choses!

Nelly Neilson demeurait silencieuse, un vague sourire sur son visage maquillé. Jeanne joignit les mains.

— Madame, dit-elle, je sais que je ne suis pas une actrice. Mais je sais que je le deviendrai. Si vous vouliez seulement m'accorder une chance, m'aider...

C'est ainsi que Jeanne Eagels devint l'élève et le « poulain » de la célèbre Nelly Neilson.

***

Après avoir pris sa première leçon avec Mme Neilson, Jeanne courut rejoindre Stan à Coney Island. Nelly Neilson se rendait compte que, lorsqu'elle aurait amélioré les manières de Jeanne, lorsqu'elle aurait corrigé sa diction, elle n'aurait plus grand-chose à lui apprendre : la nature avait doué Jeanne Eagels de toutes les grâces, et aussi de cet instinct qu'ont les actrices-nées, qui fait croire à leur génie...

Stan présenta l'un à l'autre Jeanne Eagels et Frank Satori. Le frère aîné de Stan lui ressemblait, avec, en plus, une douzaine d'années, une douzaine de kilos et une belle moustache. A ces simples différences près, Frank et Stan avaient le même dynamisme, la même cordialité un peu bruyante, la même humeur pointilleuse et enjouée, et le même amour pour les complets à rayures et les cravates à tons vifs.

Frank accueillit sympathiquement l'amie de son frère. Ravi de revoir Jeanne, Stan l'entraîna sur le « scenic-railway ». Tandis que les wagons fous les précipitaient de droite et de gauche en les faisant crier de joie, Stan montrait à Jeanne la vaste étendue des « Attractions Satori » :

— Frank et moi, disait-il, nous avons des millions de projets! Nous allons changer le nom de Luna-Park en « Satori-Park »! Et pourquoi pas « Satori-Island »! Hein! Nous allons acheter du matériel, faire venir les meilleurs numéros de music-hall...

— Moi, disait Jeanne, je vais travailler avec Mme Neilson! J'ai déjà pris une leçon! Elle dit qu'elle pourrait peut-être m'avoir un rôle dans une nouvelle pièce, *Happy Lady*. Elle connaît le producteur, Al Brooks!

Et chacun d'eux répétait :

— C'est merveilleux!

***

Le célèbre producteur théâtral Al Brooks fut surpris lorsque, pour remplacer l'actrice Mary Courtney qui, souffrante, abandonnait son rôle de *Happy Lady*, Nelly Neilson proposa la plus jeune de ses élèves, une débutante, Jeanne Eagels.

Mais Al Brooks et Nelly Neilson étaient de vieux amis. Le producteur savait qu'en matière de théâtre Mme Neilson était à peu près infaillible.

— Le personnage est violent, ardent, âpre, dit Nelly Neilson. La petite Eagels est une force de la nature. Elle y sera fort bien, malgré son inexpérience.

Jeanne eut le rôle. A la fin de la représentation, les acclamations du public et la satisfaction d'Al Brooks étaient d'accord.

— Elle est mieux que Mary Courtney! disait le producteur. Bravo, Nelly, tu es formidable !

A sa sortie de scène, Jeanne trouva Stan dans les coulisses.

— Tu as été merveilleuse ! proclama Stan. Viens vite, Rosalie et Frank nous attendent. Ils étaient dans la salle avec des copains, ils t'ont trouvée magnifique. Rosalie a organisé une petite fête en ton honneur !

— Mais je ne peux pas venir! s'écria Jeanne. M. Brooks m'emmène au Cercle de la Presse pour me présenter aux journalistes.

— Tu n'iras nulle part ! trancha Stan. Rosalie nous attend. On va à la maison.

— Stan ! répliqua Jeanne. C'est la plus belle soirée de ma vie, tu ne va pas la gâcher!

— Quoi ? vociféra Stan. Une soirée avec ma famille et mes amis serait pour « Madame » une soirée gâchée ? « Madame » se prend pour quoi ? Pour la championne du monde, ou quelque chose comme ça ?

— Dis donc, je fais ce que je veux! riposta Jeanne. Je ne suis pas mariée avec toi!

— Je ne vois pas quel rapport!... gronda Stan en pâlissant. D'ailleurs, tu n'as pas à me parler sur ce ton! Tu es partie de rien, et voilà que tout d'un coup tu as des prétentions!...

Il considéra Jeanne d'un air furieux, puis sortit en claquant la porte.

Quelques heures plus tard, Stan, dans sa chambre de la villa de Brighton Beach — Frank et Rosalie avaient gentiment cédé à Stan et Jeanne une partie de leur demeure — s'agitait sans trouver le sommeil. Dans la pièce voisine, sur la table, le gâteau, les cadeaux, les banderoles préparées pour Jeanne attendaient toujours Jeanne...

Soudain Stan entendit chantonner au dehors. Par la fenêtre, il aperçut Jeanne. Elle rentrait par la plage, ses chaussures à la main. Apercevant Stan, elle eut un rire malicieux et se mit à courir en direction de la mer. Tout en courant, elle se débarrassait de son écharpe de tulle, de sa longue jupe de mousseline, de son corselet lamé d'or qu'elle jetait sur le sable... Elle entra dans l'eau, plongea dans les vagues. Stan y plongea derrière elle en maugréant. Enfin il la saisit, la ramena sur la terre ferme. Elle lui noua ses bras au cou.

— Tu étais vraiment fâché, ce soir, au théâtre ? sourit-elle tendrement. Je ne t'avais jamais vu aussi en colère...

Il ne répondit pas, mais demanda :

— Comment ça s'est passé, au Cercle de la Presse ?

— Bien! dit Jeanne, épanouie. Tout le monde a été très gentil. Des critiques voulaient m'emmener à Harlem, mais j'ai refusé. Je ne voulais pas m'absenter longtemps. Tu étais si en colère... Stan, quand nous nous disputons, ça ne veut rien dire, n'est-ce pas ? C'est notre façon de nous aimer... C'est vrai, je n'imagine pas la vie sans

— Tu n'iras nulle part ! dit Stan à Jeanne. On rentre à la maison !



Un rire indulgent, amusé et gentil fusa auprès de Jeanne. Et John Donahue, neveu de Mme Corliss, prit le bras de Jeanne et l'entraîna dans le salon voisin en murmurant :

— Je crois que cela suffit, maintenant. Venez.

Il versa deux whiskies, en tendit un à Jeanne et attendit que la colère de la jeune femme s'apaisât. Puis il la fit rire en lui racontant ses souvenirs de collège. Johnny Donahue avait été une gloire du sport, un grand champion de football. Jeanne n'entendait rien au football, mais la nature souriante et optimiste de Johnny, ses manières d'homme du monde lui plaisaient. John Donahue allait atteindre la quarantaine. Il était en instance de divorce. Privé de matches, privé d'épouse et de foyer, il s'ennuyait et se sentait vide...

On le vit désormais très souvent avec Jeanne Eagels.

On photographia même ce couple assez sensationnel. C'est ainsi que, après la première représentation de *Polly Lovering*, lorsque Jeanne regagna le Washington Palace, où elle logeait non loin d'A et de Nelly, elle se trouva en face de Stan qui arrivait de New-York en voiture. Et Stan brandissait un journal sur lequel figuraient, côte à côte, John Donahue et Jeanne Eagels.

— Et voilà! grogna Stan. Il suffit que nous nous séparions cinq minutes pour que tu t'affiches avec le premier venu! Un homme marié! Père de deux enfants!

— Assez, Stan! supplia Jeanne, excédée. Johnny est en instance de divorce. Tu vois du scandale où il n'y en a pas. Je ne suis pas amoureuse de lui. Il est plein d'entrain, amusant. Il me fait oublier mes soucis, voilà tout. C'est un homme du monde...

— C'est ça! répliqua Stan. Et moi, je suis un voyou!

— Tu me fatigues, Stan! murmura Jeanne avec une sorte de désespoir. J'ai pourtant assez de soucis déjà... C'était la première ce soir. Ça n'a pas très bien marché. La salle était glaciale... Oh! Stan! Si ça ne marche pas à Broadway, je suis fichue! Aucun théâtre ne voudra plus jamais de moi!

Stan n'était pas du tout catastrophé par cette perspective. Mais il respecta le chagrin de Jeanne, qui était évidemment sincère. Il ne répondit rien et suivit Jeanne dans le hall de l'hôtel.

Ils y aperçurent Al Brooks, aux prises avec une interlocutrice qui paraissait l'importuner. La femme, encore jeune, mais déjà flétrie, semblait supplier Brooks qui, l'écartant sans ménagements, s'éloigna à grands pas et monta dans sa chambre. Jeanne, sidérée, reconnut soudain la quémandeuse. C'était Elsie Desmond, une gloire théâtrale des années passées... Les journaux, après avoir tant parlé d'elle, ne la nommaient plus. Qu'était-elle devenue? Pourquoi ressemblait-elle tant à une épave? Soudain, Elsie Desmond avisa Jeanne, et, sans hésiter, marcha vers elle.

— Vous m'avez reconnue, je crois, murmura Elsie. Oui, je suis Elsie Desmond. Moi aussi, j'ai été une jeune étoile, la « vedette qui monte »... Écoutez-moi, Jeanne Eagels, une camarade malchanceuse vous demande de l'aider... Vous voyez ce manuscrit. C'est celui d'une pièce en laquelle je crois. Je suis venue exprès de New-York pour la montrer à M. Brooks, pour lui demander de la monter. Il ne m'a même pas écoutée. Il vous écoutera, vous. Vous êtes jeune, vous montez... J'ai absolument besoin de jouer ce rôle. Si je joue ce rôle, je sens que ma carrière recommencera. Voulez-vous intervenir auprès de lui?

Jeanne prit le manuscrit que lui tendait Elsie Desmond.

— Je lui parlerai de vous, promit-elle.

Le visage ravagé de l'ancienne vedette s'éclaira.

— Merci! murmura-t-elle en s'éloignant. Soyez bénie!

— Stan, murmura Jeanne, quand nous nous disputons, cela ne veut rien dire : c'est notre façon de nous aimer.

toi. Je ne saurais plus où j'en suis...

— C'est que ce n'est plus une vie... murmura Stan. Écoute, nous devrions faire comme Frank et Rosalie, nous marier, avoir des tas d'enfants.

— Oh! Stan! dit Jeanne, attendrie. Quel chic type tu es!

Mais Stan ne sut pas si cette exclamation célébrait sa demande en mariage ou les petits cadeaux qui attendaient sur la table. Jeanne, en souriant vaguement, admirait le gâteau, les inscriptions affectueuses, une petite poupée en robe blanche qui s'enfonçait doucement dans la crème fondue...

— Stan ! s'écria-t-elle soudain. Tu ne sais pas? Al Brooks va me faire passer une audition pour son prochain spectacle. C'est une pièce qui sera créée à Washington. Tu te rends compte, je vais peut-être avoir le premier rôle... La création!

— J'en suis fou de joie, dit sombrement Stan.

— Oh! Stan! reprocha tendrement Jeanne. Ne sois pas malheureux! Tout va si bien pour moi! Si bien... et si vite!

Stan, à part soi, pensait qu'en effet tout allait trop vite. Que faisait-on de sa petite compagne des champs de foire? Jusqu'où irait-elle, la petite reine des fêtes foraines, si bien habituée à trimer, à rire, à ne pas se frapper si les flics l'emmenaient pour attentat à la pudeur? Mais, tout au fond de lui, Stan pensait encore que Jeanne se trompait de route. Un jour, bientôt, elle renoncerait au théâtre, elle serait rendue à Stan. Alors Stan n'hésiterait plus : il la garderait et l'épouserait.

***

Jeanne eut le rôle principal de *Polly Lovering*, la pièce de Washington. Mais, dès les répétitions, elle se sentit mal à l'aise dans le personnage. Elle s'en ouvrit à Nelly qui, tout autant que son professeur et son guide, était maintenant sa confidente et son amie.

— Ne t'alarme pas, disait Nelly. C'est la pièce qui n'est pas très bonne. Ça n'est pas ta faute.

— Allons, allons! concluait Al Brooks, conciliant. Ça n'est qu'une question de mise au point. Voilà pourquoi nous jouerons dans différentes villes avant d'affronter Broadway. A Broadway, tout ira bien.

Au cours des dernières répétitions à Washington, Brooks eut l'idée d'emmener Jeanne à quelques réceptions mondaines, pour la distraire un peu de ses soucis de théâtre. Il tint, surtout, à ce qu'elle apparût chez une certaine Mme Corliss, personne richissime qu'il était bon de ménager, car elle adorait le théâtre et pouvait, éventuellement, faire un excellent commanditaire.

Mme Corliss accueillit Jeanne Eagels le plus gracieusement du monde, la présenta à ses invités, s'extasia sur sa beauté et sa grâce, puis la laissa aux mains de quelques journalistes. C'est là que les choses se gâtèrent. Une intervieweuse ayant demandé à Jeanne la vraie couleur de ses cheveux, la jeune actrice la foudroya du regard.

— Hé! oui! précisa la dame. Ils sont sûrement décolorés.

— Je ne cache rien! riposta Jeanne, vertement. Mes cheveux ont leur couleur naturelle.

— Dites-moi, lança une voix, vous faisiez vraiment les fêtes foraines, avant?

— Oui! jeta Jeanne avec feu. J'ai fait tous les numéros, de la petite Eva à la Princesse Dardanella! Vous pouvez publier que je suis une saltimbanque si cela vous amuse! Quant à moi, je m'en fiche, de ce que vous pensez!



— Traitez-moi de saltimbanque si vous voulez! dit Jeanne aux journalistes. Je me moque de ce que vous pensez !

Nelly Neilson, qui avait assisté de loin à la scène, s'approcha de Jeanne tout en suivant Elsie d'un regard attristé et désapprobateur.

— Elle avait du talent ? murmura Jeanne.

— Un immense talent, dit Nelly. Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son maître : l'alcool.

Ainsi donc, tel était le secret de la déchéance d'Elsie Desmond : elle buvait. Jeanne, douloureusement impressionnée, monta jusqu'à son appartement. Elle s'installa dans un fauteuil, ouvrit le manuscrit qui contenait les derniers espoirs d'Elsie Desmond : *Pluie*, pièce en trois actes, d'après une nouvelle de Somerset Maugham...

Une heure plus tard, Jeanne lisait toujours, avidement. Mais elle avait bien oublié Desmond, son drame et ses rêves... Lorsque Stan, après avoir donné des soins à sa voiture qui refusait de repartir pour aller jusqu'au garage, vint rejoindre Jeanne, il se trouva devant une espèce d'illuminée qui semblait ne plus rien voir de ce qui se passait alentour...

— Il faut que je joue cette pièce, murmurait Jeanne. C'est le rôle de ma vie. Il faut renoncer immédiatement à *Polly Lovering* et monter *Pluie*. Avec *Polly Lovering*, nous allons droit à la catastrophe à Broadway. Avec *Pluie*, ce sera le triomphe...

— Mais, Jeanne... tenta d'objecter Stan.

Jeanne ne l'entendait pas. Elle ouvrit la porte comme une somnambule, traversa le couloir et alla frapper chez Al Brooks.

— Al! Réveillez-vous! J'ai à vous parler, oui, immédiatement!

— Quoi? bafouilla Al, qui apparaissait, nouant d'une main endormie la ceinture de sa robe de chambre. Qu'est-ce qui se passe ? Il y a le feu ?

— Écoutez! s'écria Jeanne en retrouvant son enthousiasme et sa vitalité. Je viens de lire cette pièce. C'est une merveille! Je n'ai jamais rien lu d'aussi bon!

— Je le sais, que c'est une bonne pièce, grommela Al Brooks. Mais qui voudrait de cette pocharde de Desmond ?...

— Il ne s'agit pas d'elle, mais de moi! reprit Jeanne avec fougue. Je serai formidable dans le rôle, j'en suis sûre!

— Je le crois aussi, dit Brooks. Oui, en effet, c'est une idée sensationnelle. Mais Desmond...

— Elle sait bien que personne ne veut plus d'elle! s'écria Jeanne. Savez-vous comment j'ai eu la pièce ? Desmond me l'a apportée. Vous savez bien, elle venait pour vous voir... Et puis, nous avons causé. Elle veut que je prenne le rôle.

— Ah? fit Al. Comme ça, c'est différent. Ça commence à m'intéresser!

— J'espère bien, que ça vous intéresse ! jeta Jeanne avec frénésie. Al, c'est une chance inespérée d'avoir cette pièce *Polly Lovering* ne marchera pas, vous vous en rendez compte comme tout le monde! Montez *Pluie*, et nous tiendrons le succès!

— Vous avez peut-être raison, dit Al. Donnez-moi ce manuscrit, je le potasserai demain matin.

— Non, Al, cette nuit! supplia Jeanne. Ne perdons pas une minute. Je sens que tout mon avenir tient là-dedans!

Al Brooks considéra sa vedette avec un sourire indulgent et approbateur, prit le manuscrit et disparut.

— Stan! s'écria Jeanne en dansant de joie. J'ai réussi! Il montera la pièce! Il la montera pour moi!

— Cette femme ne t'a pas donné cette pièce, murmura Stan. Elle voulait la jouer, et tu le sais très bien. Tu as menti.

— Je veux ce rôle, Stan! s'écria Jeanne. Je le veux à tout prix!

— Jeanne, reprit Stan gravement, on ne piétine pas les gens sous prétexte qu'ils vous gênent.

— Si! clama Jeanne. Je les piétinerai! Je ferai ce que je veux. Est-ce que ça te regarde? Je ne veux pas entendre de cours de morale, surtout venant de toi. Est-ce que tu es un saint, par hasard ? Tu ferais mieux de t'occuper de tes affaires!

— Jeanne, reprit Stan, tu auras fait tous les coups du répertoire! C'est ainsi depuis le début. Ça a commencé avec ce Jerry, pour ce fameux concours de beauté. Puis tu t'es accrochée à moi pour te faire emmener à New-York...

— Ce n'est pas vrai! s'écria Jeanne. Jamais je n'ai fait de calculs à ton sujet. Je t...

— Assez! interrompit violemment Stan. Des roulures, j'en ai déjà vu, chez les forains... des filles prêtes à tout pour arriver... mais je ne crois pas qu'elles auraient fait ce que tu viens de faire. J'en ai assez vu, je pars. Oui, je pars. Toi, reste là! Vole, pille, assassine même! Et garde ton Johnny Donahue. Amuse-toi avec des mannequins comme lui, et qu'ils s'amusent avec toi. Mais je ne resterai pas là pour le voir...

Et il partit, en effet. Jeanne, rouge de colère, se mit à chercher un coussin pour le lui jeter à la figure. Mais le coussin, lancé, ne trouva que la porte fermée et tomba sur le sol avec un bruit mou.

***

Pluie fut monté à Broadway, au fameux Théâtre Maxine Elliott, avec Jeanne Eagels dans le rôle principal.

Jeanne, après avoir reçu les affectueux encouragements de Nelly et d'Al, allait entrer en scène lorsqu'une main, jaillie de derrière un portant, se posa nerveusement sur son bras. Avec un sursaut effrayé, Jeanne reconnut Elsie Desmond.

— Je ne crierai pas, murmura Elsie. Je ne ferai pas de scandale. J'ai peu de choses à vous dire : je vous croyais un être humain. Vous n'en êtes pas un. Vous êtes un monstre. Vous m'avez volé mon dernier espoir. Vous aurez du succès, Jeanne Eagels. Vous pourrez croire que *Pluie* vous porte chance. Ce n'est pourtant pas la chance que je vous prédis, mais le MALHEUR.

Jeanne demeura pétrifiée. En scène, les répliques s'échangeaient. La musique qui précédait l'entrée de Jeanne dans son rôle de Sadie, l'héroïne de *Pluie*, se fit entendre... Un slow lent et lascif... Il fallait entrer, jouer, séduire New-York, gagner la partie... Jeanne, les nerfs torturés par la menaçante apparition d'Elsie, entra en scène comme on se noie... Elle joua...

Les acclamations du public la tirèrent de son rêve. La partie était gagnée. Jeanne Eagels était sacrée grande vedette.

Le lendemain, en arrivant au théâtre, Jeanne demeura extasiée devant la façade : Al Brooks avait fait modifier l'affichage et l'éclairage. Le nom de Jeanne Eagels, aussi gros que le titre de la pièce, s'étalait désormais seul au fronton du théâtre. Lorsque Al et Nelly arrivèrent à leur tour, ils trouvèrent leur vedette dansant de joie sur le trottoir.

— Tu as raison! sourit Nelly. Savoure ton triomphe pendant qu'il dure.

— Je suis content de vous voir, on vous a cherchée partout! dit Al. Elsie Desmond s'est déchaînée. Ah! ces cabots déchus, tous les mêmes! Elle se plaint à tous les journalistes qui veulent l'entendre en affirmant que vous lui avez pris le rôle, que vous l'avez volée! C'est ridicule, puisque c'est elle-même qui vous l'a donné! Mais cette pauvre fille boit tellement que sa raison sombre dans l'alcool ! Je vais voir les journalistes pour essayer de démentir cette histoire!

Restée seule avec Jeanne, Nelly Neilson regarda profondément la jeune femme.

(Suite page 10)



Devant Stan stupéfait, Jeanne expliquait à Al Brooks qu'elle voulait jouer « Pluie ».



Nelly et Al étaient heureux du succès de Jeanne.

LES ES

Film de Henri-Georges CLOUZOT, d'après

Alex	Curd JURGENS
Michel	Peter USTINOV
Vogel	O. E. HASSE
Howard	Paul CARPENTER

Production FILMSONOR, d



1 Le Dr Malic végétait dans la vaste maison délabrée dont il avait espéré faire une clinique prospère. Il y soignait en tout deux clients : une muette à demi démente et un intoxiqué. Pour se consoler de ses déboires, le praticien traversait de plus en plus souvent la route afin de vider quelques verres de vin blanc au bistrot. Ces sorties lui attiraient les critiques de Mme André, sa dévouée infirmière. Mais la maison, isolée au milieu d'un parc entouré de hauts murs, était par trop triste ; le docteur fuyait cette ambiance par trop déprimante...



2 Un soir que Malic, particulièrement découragé, se demandait comment s'évader de ses soucis et de ses dettes, il fut appelé à une adresse lointaine pour une urgence. Il n'y trouva point le client espéré, mais un homme qui prétendait se nommer le colonel Howard, de l'Institut de guerre psychologique des U. S. A. Le docteur se tenait instinctivement sur ses gardes ; il était fâcheusement impressionné par la crise nerveuse de Lucy, au moment où il quittait sa maison, et il la revoyait, agrippée à sa fenêtre grillagée...



3 La malheureuse muette, très attachée au praticien, semblait posséder le don de deviner les périls qui le menaçaient. Chaque fois qu'un ennui grave s'abattait sur Malic, elle passait de son habituelle prostration à l'agitation la plus folle. Mais Howard sut tenter le docteur en lui offrant une énorme liasse de billets de dix mille pour héberger secrètement un agent qui avait besoin de disparaître pour un certain temps. Malic accepta, sans savoir à quoi il s'engageait. Dès le lendemain, au réveil, le docteur entra dans un monde de cauchemar...



4 Comme par enchantement, le personnel était entièrement renouvelé : à la place de la bonne et de Mme André, une demi-douzaine d'inconnus s'épiaient sous de fausses tenues d'infirmiers, d'infirmières et de domestiques. Howard avait donné à Malic une seule consigne : quoi qu'il arrivât, laisser faire, ne se mêler de rien. Mais, dès le début, elle s'avérait difficile à respecter... Parmi les inconnus qui avaient pris possession de la clinique, plusieurs appartenaient à des services rivaux, cherchant mutuellement à se nuire. Le garçon du café-tabac avait, lui aussi, mystérieusement disparu. Les alentours de la clinique, comme ceux du bistrot, fourmillaient d'espions camouflés en laitier, cycliste, marchand de marrons ; malgré la vigilance de tous ces gens et à la faveur d'un incident qui attira leur attention, Alex, l'agent annoncé, réussit à pénétrer dans la clinique sans se faire repérer par eux.



5 Malic eut la stupeur de trouver Alex installé dans son bureau. Avec ses lunettes noires et ses gants, ce personnage était aussi mystérieux qu'inquiétant. A l'insu de la maisonnée, Malic le conduisit à une chambre où il s'enferma. Ils avaient convenu entre eux d'un signal et, trois fois par jour, le docteur frappait d'une certaine façon à la porte ; alors celle-ci s'entrouvrait et le visiteur clandestin se faufilait dans la pièce, avec un plateau chargé de nourriture. Sans quitter ses gants, afin de ne laisser aucune empreinte digitale sur la vaisselle, Alex mangeait, puis Malic reprenait le plateau vide et le déposait lui-même à l'office. En dépit des précautions prises par les deux hommes, la présence d'Alex dans la maison fut bientôt soupçonnée. Un des espions, tentant de pénétrer dans la chambre du fugitif, fut assassiné devant la porte par un adversaire. Malic, écœuré, voulut alors reprendre sa liberté...

PIONS

le roman d'Egon HOSTOVSKY ; avec :

Malic	Gérard SÉTY
Cooper.......................	Sam JAFFÉ
Lucie........................	Véra CLOUZOT
Mme André	Gabrielle DORZIAT

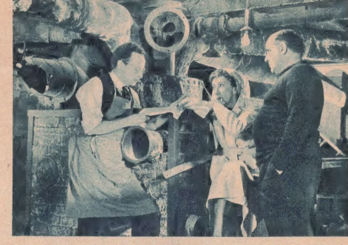
stribuée par CINÉDIS.



6 « J'en ai assez, déclara le docteur à Alex ; j'abandonne ! — Vous ne pouvez pas, affirma gravement l'homme traqué ; vous avez signé un contrat. » Et comme Malic s'en défendait, son interlocuteur précisa : « En acceptant la somme que vous offrait Howard, vous vous êtes engagé. Essayez de revenir sur votre parole et vous verrez... » Après cet échec auprès d'Alex, le médecin essaya d'expulser de chez lui les deux bandes qui avaient envahi la clinique pour s'emparer de l'homme traqué. Oubliant leurs rivalités, tous se rirent des prétentions de leur hôte involontaire. Ils le rappelèrent sévèrement à l'ordre : « Quand on est entré dans le métier, c'est pour la vie, lui expliquèrent-ils avec une nuance de pitié méprisante. Qu'on le veuille ou non, il faut continuer ou mourir... Il n'y a pas de porte de sortie ! » En désespoir de cause, le docteur essaya de retrouver le colonel Howard pour le rembourser.



7 Mais Howard avait disparu sans laisser de traces. Décidé à se libérer à tout prix, Malic s'adressa à Cooper, le chef des Services américains. Cooper reprocha au médecin sa vénalité : pour une grosse somme, il hébergeait un homme dont il ne savait rien, peut-être un criminel dont il se rendait complice, mais certainement pas un agent des Services américains. Convaincu de sa propre culpabilité, le médecin promit à Cooper de se montrer discret et regagna la clinique avec l'intention de chasser Alex. « J'en ai assez, lui déclara-t-il. Il faut que vous partiez. Tout ce que je peux faire, c'est vous donner jusqu'à cette nuit. Dans l'obscurité, vous tenterez votre chance et vous vous éloignerez définitivement. » Ceci dit, Malic se hâta de quitter la pièce, pour ne pas laisser à Alex le temps de le menacer ou de l'attendrir. Des chuchotements montant du sous-sol l'intriguèrent...



8 La fausse infirmière, le pseudo-jardinier et le prétendu infirmier qui faisaient partie de la même équipe discutaient au sujet du protégé du docteur. Celui-ci, penché sur la rampe de l'escalier, les écouta attentivement et il crut comprendre, d'après cette conversation, qu'Alex était le savant atomiste allemand Hugo Vogel. Celui-ci fuyait les services d'espionnage des deux groupes Est et Ouest, désireux de s'emparer de lui pour lui arracher le secret de ses dernières et terrifiantes découvertes. Malic remonta auprès d'Alex.



9 Le docteur regrettait son attitude antérieure et se déclarait décidé à aider de son mieux le savant. Se fiant à la sincérité de Malic, Alex lui révéla la vérité : « Je ne suis pas Vogel, mais son obscure doublure. J'essaie d'attirer ici ses ennemis et de les retenir, pendant que l'authentique Vogel va tenter de gagner l'étranger. Votre appui lui serait précieux... » Grâce aux indications d'Alex, Malic joignit le savant et il l'escorta à travers Paris jusqu'à la gare de Lyon. Tous deux prirent discrètement le train pour Marseille.



10 Les deux hommes se croyaient en sûreté dans leur wagon-lit. Mais, en cours de route, Malic crut reconnaître la voix de Cooper, venant du couloir. Il quitta le compartiment pour s'en assurer. Quand il revint, Vogel avait disparu !... Il ne restait que son chapeau près de la fenêtre ouverte et nul n'entendit plus jamais parler de lui. Faisant taire sa rage impuissante, Malic dut renoncer à dénoncer les espions des deux camps : il savait désormais combien la vie humaine pèse peu quand on veut contrecarrer les desseins des Services secrets...



Desmond et de Jeanne Eagels réunis par tous les articles de presse, il était préférable que Jeanne ne parût pas en public...

— Je ne veux pas de doublure tant que cette pièce durera! proclama Jeanne en se dressant. Je jouerai. Ils ont payé leur place pour voir comment je suis. Ils vont le voir!

Ranimée, en bataille, oublieuse de ses remords, de sa contrition, de tout ce qu'elle venait de dire à Stan, elle affrontait Al, le régisseur, le public, New-York, le monde entier! Oui, on allait voir qui elle était! Déjà, tout à l'heure, en la découvrant seule dans l'appartement d'Elsie, les policiers avaient paru la suspecter, la soupçonner d'avoir poussé Desmond au suicide... Pourquoi pas, aussi, de l'avoir jetée par la fenêtre!

— Je n'ai pas à me cacher! poursuivit Jeanne en enfilant rageusement sa robe de scène. Je n'ai rien fait de mal, je n'ai tué personne. Qu'ils me regardent s'ils en ont envie! Ils ne me font pas peur!

A la fois convaincu et effaré, Al s'en fut, entraînant Nelly et le régisseur. Jeanne se poudrait à grands coups de houppe. Au milieu du nuage de poudre, elle s'aperçut que Stan était encore là.

— Je ne veux pas que tu m'attendes! cria-t-elle. Je ne veux pas que tu m'aides! Je ne veux pas que tu t'occupes de moi et je ne veux pas que tu m'aimes! Maintenant, aie l'obligeance de sortir de ma loge. J'ai un rôle à jouer, il faut que je me prépare!

Jeanne joua, et si bien que les murmures se turent, que les potineurs oublièrent leurs potins pour ne plus voir que Sadie, la fascinante héroïne de *Pluie*... Encore une fois, Jeanne avait gagné la partie.

Pourtant, en rentrant chez elle, ce soir-là, elle se sentit reprise par les ombres maléfiques et les remords. Sa solitude, aussi, lui pesait. En poussant la porte, elle sursauta : quelqu'un était assis dans son fauteuil, auprès de son piano, et lui souriait. C'était John Donahue.

— J'ai pensé, dit-il, que le mieux pour vous voir était de venir ici. Je sais ce qui vous est arrivé. Nous n'en parlerons pas. Mais il faut que je vous dise ce qui m'arrive, à moi : mon divorce est prononcé. Je suis libre. Je veux vous épouser, Jeanne.

Jeanne, de la fenêtre, se pencha vers la rue. Elle arrivait trop tard : Elsie s'était suicidée.

(Suite de la page 7)

— Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement entre Desmond et toi, dit Nelly, mais j'ai quand même mon idée là-dessus. Sais-tu quelle est la meilleure solution quand on s'est mis dans un cas... euh... délicat ? Affronter la difficulté en essayant d'amortir le coup par intervention directe. Si j'étais toi, j'irais trouver Elsie Desmond avant que les choses ne s'enveniment tout à fait.

— Vous avez sûrement raison, dit Jeanne.

Et elle partit.

Elle n'arriva que quelques secondes trop tard. Le petit appartement d'Elsie était vide. Jeanne entra timidement, appela en vain... La fenêtre était grande ouverte : les longs rideaux de tulle se balançaient au vent... Jeanne se pencha vers la rue : en bas, une ambulance, un car de police, un attroupement, une civière... Elsie venait de se jeter par la fenêtre. Avant qu'un infirmier ne recouvre le visage de la morte, on vit les yeux grands ouverts d'Elsie qui, fixés sur Jeanne penchée à la fenêtre, semblaient l'accuser...



— Jeanne, dit Johnny, je veux vous épouser.

***

Ce soir-là, lorsqu'elle entra dans sa loge du Théâtre Maxine Elliott, Jeanne vit Stan qui semblait l'attendre.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? murmura-t-elle. Proclamer d'un air triomphant : « Je te l'avais bien dit ? »

Au regard égaré de Jeanne, Stan mesura son désarroi et combien le suicide d'Elsie l'avait affectée.

— Je sais ce que tu penses! dit Stan. Chasse cette idée de ta tête : si elle avait décidé de se tuer, elle l'aurait fait, tôt ou tard...

— Elle n'avait que trente-quatre ans, murmura Jeanne d'une voix torturée.

— C'est ça! blâma Stan. Fais-toi du mal, rends-toi folle! Ah! ces histoires de théâtre! Tu t'es laissé griser, tu t'es monté la tête! Tu as perdu la raison, mais je vais te la rendre! Je vais m'occuper de toi, ne pas te quitter. C'est ce que j'aurais toujours dû faire. C'est moi qu'il te faut... Mais je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai été idiot, je me suis mis en colère...

— Mais tu avais bien raison! s'écria Jeanne. Tu as raison, Stan. Je vole, je pille, j'assassine, je fais tous les sales coups du répertoire! Je suis une criminelle, tu l'as dit!

— Oui, je l'ai dit, murmura Stan. Mais ce que j'ai dit n'a pas d'importance. Je t'aime. Nous avons vécu trop longtemps ensemble, nous faisons partie l'un de l'autre. Ne pense plus à ce que je t'ai dit, à ce qui s'est passé...

Al Brooks, apparaissant d'un air contrit, annonça qu'il allait, pour quelques jours du moins, faire jouer le rôle de Sadie par la doublure de Jeanne. A cause du scandale, du suicide, des noms d'Elsie

***

Lorsque Stan aperçut Jeanne dans la foule de Coney Island, il sourit avec attendrissement.

— Ah! dit-il à Frank. La voilà! Je l'avais prévu!

— Dis donc, conseilla Frank, ne sois pas trop dur avec elle.

— Je ne suis pas un sauvage, dit Stan d'un air digne. Si elle veut bien demander pardon, nous verrons...

Lorsque Stan et Jeanne se trouvèrent en tête à tête, la jeune femme posa sur son ancien compagnon un regard hésitant et tendre.

— Voilà... murmura-t-elle. Nous avons toujours été francs l'un avec l'autre, n'est-ce pas, Stan ? Nous ne nous sommes rien caché, même les choses pénibles, difficiles à dire...

— Je te vois venir! s'écria Stan, chaleureusement. Si tu as du mal à t'expliquer, je vais t'aider : tu voudrais... que je te pardonne et que j'oublie tout! Hé bien, on passe l'éponge, on repart à zéro, d'accord!

— Stan, jeta précipitamment Jeanne, je... je voudrais me marier.

Un éclair de joie métamorphosa le visage de Stan. Jeanne, désolée, demeura soudain silencieuse et Stan s'élança, à contresens, dans le touchant développement de son vieux rêve :

— Hé! Ma chère enfant! C'est que c'est grave, le mariage! Y as-tu bien pensé ? Moi, oui! C'est une association, une chose que rien ne doit dissoudre... Et puis, tu sais, je veux une nombreuse famille. Des tas d'enfants...

— Stan, s'écria Jeanne avec une sorte de désespoir, tu ne m'as

pas laissé finir... Tu n'as pas compris. J'épouse John Donahue.
Stan demeura stupide. Puis il éclata :
— Ce poseur ? Ce gandin sans rien dans le crâne ? Ce joueur de football de rien du tout ? C'est ça que tu veux épouser ? Et il n'a même pas osé t'accompagner ? Il a peur de se montrer, hein ?
— Il est ici, dit Jeanne. Je lui ai dit de m'attendre dans le parc à voitures.
Stan partait déjà en courant. Jeanne courut derrière lui, inquiète. Mais Stan, furieux, ne trouva, auprès de sa voiture dernier modèle, qu'un John Donahue très calme dont le persiflage mondain l'atterra.
— Il y a un mot ignoble, criait Stan, pour qualifier celui qui vole la femme d'un autre...
— Voler ? répliqua Johnny. Je distingue mal le coupable. Ou, plutôt, je crois qu'il n'y en a pas. C'est elle qui m'a volé mon cœur. Ne vous l'a-t-elle pas fait aussi ? Alors, vous savez ce qu'on ressent...
Stan, douché et accablé, se tourna vers Jeanne.
— Au fait, tu l'aimes, toi, ce... mannequin ?
— Je l'aime beaucoup! dit Jeanne.
Stan contempla avec consternation le couple Jeanne-Johnny. Puis il mit sur sa rage et sur son chagrin le masque de la résignation ironique :
— Bon! dit-il. Il faut que ça tourne quelquefois comme ça! Allez, filez, fichez-moi le camp tous les deux. Ce tacot encombre le parking, bon vent!

***

Le succès de *Pluie* à New-York dura deux ans. Deux années pendant lesquelles Jeanne Eagels, acclamée, fêtée, adulée, devint la reine de Broadway. En même temps, elle devenait capricieuse, irritable, parfois tyrannique. Son talent de comédienne, de plus en plus profond et aigu, elle le payait en instabilité nerveuse, en angoisses insurmontables, en crise de neurasthénie. Certains soirs de surmenage, de trac et de cafard, elle chercha un réconfort dans l'alcool. Et peu à peu elle prit l'habitude de boire.
Par orgueil, elle se refusait à s'avouer l'échec de son mariage. Mais, à la vérité, elle avait compris, dès ses premiers mois de vie conjugale, qu'elle ne serait jamais heureuse avec Johnny. Béat, souriant, doux, il ne s'opposait jamais à la volonté de Jeanne et laissait la jeune femme s'abîmer dans l'extravagance, dans l'insolence ou dans l'alcool. Il supportait, avec une patience inusable, de jouer dans la vie de sa femme une espèce de rôle de soigneur, de suivante, de sous-ordre qui lui valait le surnom de « Monsieur Eagels ». Il n'était même plus Johnny Donahue.
Lorsque les camarades de Jeanne vinrent lui demander d'adhérer à l'Association des Acteurs, alors en formation, Johnny ne sut pas conseiller à sa femme de se rallier à ce syndicat dont l'action allait devenir si importante. Jeanne répondit avec hauteur :
— L'Association ? Moi ? Pourquoi ? A quoi un syndicat me servirait-il ?
Et Johnny, qui ne discutait jamais aucune de ses décisions, la laissa à son attitude de reine dédaigneuse.
Après les deux triomphales années à New-York, *Pluie*, Jeanne Eagels en tête, partit en tournée dans toutes les villes d'Amérique. Il y eut de magnifiques représentations. Il y eut aussi quelques scandales : à plusieurs reprises, on dut rembourser les places et annuler la représentation. Jeanne Eagels, prétendait-on, était souffrante. La vérité, qui finit par se faire jour, c'est que Jeanne Eagels, ivre, était incapable d'entrer en scène.



— Je vais me marier, Stan, annonça Jeanne.

Stan, de loin, gardait les yeux fixés sur sa folle petite amie d'autrefois. Les années passaient. Stan changeait. Il prenait de l'âge, tout en demeurant séduisant avec ses cheveux blanchissants et sa belle figure rude d'ancien pirate. En outre, il s'enrichissait. Les entreprises Satori étaient très prospères. Stan était loin, maintenant, du petit « tourneur » de province qui avait, un soir, chargé Jeanne comme un colis dans sa camionnette. Stan brassait de grosses sommes et avait de belles voitures. Mais il n'avait pas oublié la « princesse Dardanella » de jadis, parée de sa seule beauté, de ses perles de pacotille et de sa fureur d' « arriver ». Elle était « arrivée », maintenant. Stan lisait, dans les journaux, les comptes rendus de ses triomphes et aussi des « potins confidentiels » sur ses caprices, ses réceptions somptueuses, ses extravagances... Il lisait aussi le surnom que lui donnaient les joyeux échotiers : « Gin » Eagels...
— Ma parole, disait Frank à son frère, tu l'aimes toujours!
Stan haussait les épaules avec fatalisme :
— Je n'en sais rien! murmurait-il. Et d'ailleurs ça n'a pas d'importance, puisqu'elle n'a pas besoin de moi.
Nelly Neilson, elle aussi, suivait Jeanne du regard et lisait les journaux :
— « Gin » Eagels, le mauvais sujet de Broadway! murmurait-elle. On l'appelle de plus en plus souvent « Gin » Eagels. Hélas! elle le mérite!
Plus « gin » que jamais, Jeanne, un soir qu'elle n'avait pas pu jouer, eut la visite de deux représentants de l'Association des Acteurs. Ivre à rouler, elle leur éclata de rire au nez :
— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi en faire un monde ? Puisque les places seront remboursées...
— Les acteurs, eux, ne seront pas remboursés, madame! objecta l'un des visiteurs. Quand une représentation est annulée, ils ne sont pas payés. C'est le pain qu'on leur ôte de la bouche.
— Je ne sais pas ce que vous racontez! grasseya Jeanne. Qu'est-ce que cette Association a à voir avec moi ? Pourquoi venez-vous me faire des sermons ? Savez-vous à qui vous parlez ? A une vedette! Je n'ai pas besoin de votre syndicat. Je vais à Hollywood, je vais faire du cinéma! Et je serai vedette là-bas aussi! Johnny, fiche-les à la porte!
Johnny, toujours souple et souriant, poussa doucement les visiteurs dehors.
— Je suis navré, messieurs! murmura-t-il. Elle n'est vraiment pas elle-même en ce moment! Il vaut mieux ne pas continuer cette conversation...

***

A quelque temps de là, Jeanne et Johnny arrivèrent à Hollywood. Jeanne commença aussitôt à tourner un film sous la direction de l'un des plus fameux metteurs en scène de l'époque, Frank Borzage. Le réalisateur était enchanté de sa vedette, le souple talent de Jeanne s'adaptant merveilleusement aux exigences du cinéma. Le film promettait d'être un succès et tout le monde était ravi. Mais Jeanne s'ennuyait.
Elle s'ennuyait encore, le 31 décembre 1927, en réveillonnant en tête à tête avec son mari. La radio distillait des souhaits joyeux, des considérations optimistes concernant 1928... Jeanne n'avait pas l'impression que 1928 lui apporterait le bonheur... Elle s'en consola en buvant désespérément. Johnny, écroulé sur un canapé, avait bu autant que Jeanne. Lui aussi avait besoin d'échapper à l'atmosphère déprimante de ce réveillon coûteux et vide pour star millionnaire et névrosée. Et, pour Johnny, l'échappatoire était toute trouvée : il évoquait sa gloire passée, ses merveilleuses prouesses de champion...
— Je me rappelle! dit-il d'une voix pâteuse. Un jour de l'an, l'équipe du collège était venue à New-York et...
— Je sais, dit Jeanne. Ils t'ont porté en triomphe. Tu l'as raconté cent fois.
Johnny rit bonnement, posa son verre, se traîna péniblement jusqu'à Jeanne et lui souhaita une bonne année.
— Johnny, murmura la jeune femme, est-ce que ça te plaît d'être « Monsieur Eagels », toujours derrière moi comme un petit chien ?...
— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? bailla Johnny. Chérie, ça ne te dirait rien d'aller au « Cocoanut Grove » ? Les anciens du collège s'y réunissent ce soir...
Jeanne haussa les épaules et tendit son verre vide.
— Laisse-moi, avec ton collège. Donne-moi à boire.
Johnny but, lui aussi. Quelques instants plus tard, le téléphone sonna. D'ordinaire, Johnny prenait le téléphone, transmettait les communications. Mais, cette fois, il dormait.
Jeanne grogna, se souleva avec peine, décrocha le téléphone. Elle entendit la standardiste lui annoncer que l'appel venait de New-York. Aussitôt, un nom lui vint aux lèvres :
— Stan!
Puis elle eut un rire ivre. Pourquoi penser à Stan ? Pourquoi Stan l'appellerait-il ? Stan et elle ne s'étaient pas vus depuis cinq ans... Se reverraient-ils jamais ?
En effet, l'appel ne venait pas de Stan, mais d'Al Brooks. Le producteur proposait à Jeanne la création d'une nouvelle pièce.
— Quand vous voudrez, Al! répondit Jeanne. J'ai presque fini de tourner mon film. Entendu, Al! Bonne année, Al! B'soir, Al! Hé... Si vous voyez Nelly, faites-lui bien mes amitiés. Elle me manque, elle aussi...
Jeanne raccrocha, marcha vers Johnny en titubant, s'affala sur son corps. Il grogna, mais ne se réveilla

Ivre, Jeanne fit éconduire les représentants de l'Association des Acteurs.





— Bonne année, Jeanne! dit Johnny.

pas. Jeanne éclata de rire. Le son déchirant de ce rire la frappa, malgré son ivresse. Elle se rappela avoir dit. « Nelly me manque, elle aussi... » Qui donc lui manquait encore ? Qui lui manquait surtout ? Stan. Si Stan était là, il saurait houspiller Jeanne, la faire rire, lui redonner l'équilibre, l'empêcher de boire... Mais Stan n'était pas là. Stan ne serait plus jamais là...

Le film terminé, Jeanne quitta Hollywood et retourna à New-York, sans son mari. Un an après, le divorce de Jeanne Eagels et de John Donahue fut prononcé. Les anciens époux, qu'une année de séparation avait rendus étrangers l'un à l'autre, se quittèrent sans remords et sans haine, tièdement, en se faisant réciproquement des vœux de bonheur. Peu après, Johnny se remaria.

***

La création d'une pièce sensationnelle, montée par Al Brooks, avec Jeanne Eagels, *Careless Lady*, fut annoncée à Broadway. Malgré l'épuisement causé par le surmenage et l'abus de l'alcool, Jeanne se montra admirable pendant les répétitions. Al et Nelly, rassurés, crurent pouvoir bien augurer de la nouvelle pièce...

Mais, le soir de la première, alors qu'elle arrivait au théâtre, Jeanne aperçut, planté devant l'affiche où l'image de la vedette s'étalait en proportions démesurées, un homme dont elle reconnut immédiatement la silhouette...

— Stan! s'écria-t-elle.

Stan Satori était pourtant méconnaissable, les cheveux plus blancs, les manières plus posées, et vêtu comme un millionnaire...

— Oh! admira Jeanne en souriant. Quelle distinction!

— Moi ? dit Stan calmement. De la distinction ? C'est une façon polie de me dire que j'ai vieilli de six ans ?

— Vieilli, murmura Jeanne, mais pas abîmé! Tant d'années... Tu es marié ?

— Non, dit Stan. La seule femme que j'aie désiré épouser est devenue une grande dame du théâtre. Elle fait du bruit dans le monde. On parle d'elle...

— Trop, murmura Jeanne. Tu lis tout cela ? Tu sais qu'on m'appelle « Gin » Eagels ? La boisson, la vie de bâton de chaise, les représentations ratées... Tu crois les ragots, Stan ? Et quand on raconte que je me drogue ?...

— Ta vie est à toi, dit Stan avec simplicité. Tu peux en faire ce que tu veux. D'ailleurs, ça te réussit. Tu es splendide. Pas de regret, pas la moindre intention de renoncer ?

— Bien sûr! s'écria Jeanne en se redressant. Que croyais-tu trouver ? Une ruine ? Je suis au sommet et j'ai l'intention d'y rester! Ne t'inquiète pas pour moi!

— Je ne m'inquiète pas! dit Stan en s'éloignant. Au revoir, Jeanne. Bonne chance.

Jeanne se sentit glacée. Il partait, comme un indifférent. Elle eût voulu crier qu'en effet elle était découragée, prête à renoncer, qu'elle avait besoin d'être aidée, protégée...

— Stan ? s'écria-t-elle. Ne veux-tu pas venir à la première ?

— Non, merci! répondit Stan, de loin.

Jeanne n'entra pas au théâtre. Elle erra dans les bars, but jusqu'à en perdre la raison... Al et Nelly se demandaient si l'on allait devoir annuler la représentation lorsque Jeanne, enfin, apparut.

— Vous êtes ivre! s'écria Brooks. Ivre morte! Cette fois, avec l'Association des Acteurs, vous êtes fichue, folle que vous êtes!

— Laissez-moi tranquille, avec vos histoires! dit Jeanne. Le Dr Richard va venir; il m'aidera.

— Ce charlatan! soupira Nelly. A la raison : tu es folle!

Jeanne, depuis quelque temps, était au pouvoir de ce médecin marron qui lui administrait des stupéfiants pour l'apaiser, menaçant ainsi l'équilibre nerveux déjà très précaire de Jeanne.

— Ne me fais pas de sermon, Nelly! murmura Jeanne. Il y a des moments où l'on voit tout en noir... Ces sales moments, il faut les passer... J'ai revu... quelqu'un... un ami... Je ne compte plus, pour lui, hélas!

— Satori ? s'écria Nelly, qui avait compris. Eh bien, tu n'as qu'une chose à faire : l'oublier! Tu entends, Jeanne, il...

Elle s'arrêta, saisie : le Dr Richard entrait. Malgré la vive opposition de Nelly, Jeanne voulut rester seule avec le médecin. Al et Nelly quittèrent la loge de la vedette, mécontents et angoissés. Quelques minutes plus tard, Jeanne entrait en scène, apparemment rassérénée, belle, souriante...

Mais, dès les premières répliques, elle s'écroula, en proie à un égarement de droguée, à une crise d'effarant délire...

On baissa le rideau. Les représentations de *Careless Lady* furent annulées. Cette fois, le drame professionnel s'ajouta au scandale : quelques jours plus tard, Jeanne Eagels était convoquée par l'Association des Acteurs pour répondre du tort causé à ses camarades.

La commission d'acteurs qui entendit Jeanne siégeait comme un tribunal. L'audience était publique. Jeanne, pâle et contrainte, traversa la salle sans regarder personne. Elle ne vit pas, dans les premiers rangs du public, Stan Satori qui la contemplait avec inquiétude et avec amour.

— Nous en arrivons, dit le président en achevant la lecture du procès-verbal d'accusation, à l'annulation des représentations de *Careless Lady*.

— Je reconnais les faits! dit Jeanne avec impatience. De combien est l'amende ?

— Il s'agit de bien autre chose qu'une amende, mademoiselle Eagels, dit le président. Nous pouvons vous interdire de jouer sur une scène régulière. Nous en avons les moyens. L'article 5 des statuts...

Mais Jeanne n'écouta pas la lecture de l'article 5 des statuts. Elle se leva et s'enfuit. Interdite! On allait l'interdire! Elle ne pourrait plus jouer... Cette menace était trop effrayante pour son cerveau affaibli, ses nerfs affolés. Elle entendit, dans l'escalier, deux reporters qui bavardaient :

— Ne rate pas la photo de Jeanne Eagels quand ils la guillotineront! disait gaiement l'un d'eux. On la passera en première page dans l'édition de l'après-midi...

Jeanne, dans une sorte de délire, s'écroula sur le sol.





— Je reconnais les faits, dit Jeanne. De combien est l'amende ?

Alors Jeanne remonta précipitamment l'escalier, souhaitant mourir...

Nelly, cependant, s'était approchée du tribunal et disait :

— Monsieur le Président, je ne prends pas la défense de Jeanne Eagels; sa conduite est inexcusable. Elle a monté comme une comète, sans s'être soumise à aucune discipline, sans posséder la formation nécessaire pour supporter une gloire venue si rapidement. Mais le théâtre est pour elle la seule réalité. Il lui tient lieu de famille, de mari, d'enfant. Ayez pitié d'elle. Elle souffre. Elle est la victime des forces auto-destructrices qui sont souvent la rançon du talent. Punissez-la, oui. Mais ne soufflez pas sa flamme, car, pour elle, une interdiction définitive équivaudrait à un arrêt de mort...

***

— Stan! Fidèle ami! railla douloureusement Jeanne. Tu es venu assister à l'exécution ?

Stan avait enfin retrouvé Jeanne tout en haut de l'immeuble, sur l'escalier métallique extérieur, du haut duquel elle contemplait le vide avec une sorte d'extase. D'un bras ferme, Stan enlaça la jeune

femme, l'attira sur le palier, l'obligea à tourner le dos au vide.

— Allons! reprocha-t-il. Ce n'est pas la fin du monde! Ils ont changé d'avis, tu n'es pas interdite... Suspendue pour dix-huit mois seulement. Ne t'agite pas! Je suis là, tu n'es pas perdue! Folle, vas-tu cesser de pleurer? Dix-huit mois, ça passe. Tu ne feras pas de théâtre pendant dix-huit mois, voilà tout. Mais il y a encore le music-hall: il est en dehors des attributions de l'Association, tu peux donc y jouer. Je t'engage! J'ai un théâtre de variétés parmi mes attractions. On choisira tes meilleures scènes... un peu comme les « morceaux choisis de Jeanne Eagels »! Et ne me dis pas que c'est indigne de toi. J'en ai assez de te voir convoiter la lune! Quand tu étais une petite « girl », tu voulais être actrice! Quand tu es venue à Broadway, tu as voulu être vedette du premier coup! Veux-tu être raisonnable, pour une fois, et faire ce que je te dis?

Jeanne se laissait bercer par les bras solides de Stan. Elle sourit parmi ses larmes :

— Stan, murmura-t-elle, ça me fait tellement de bien quand tu me grondes! C'est comme si je rentrais à la maison!

***

Jeanne se produisit, parmi les « variétés Satori », dans un « numéro » composé d'extraits de ses meilleures créations théâtrales. Elle y fut très applaudie. Mais l'otarie savante qui apparaissait à la fin de la première partie du spectacle le fut tout autant...

Mélancolique, luttant farouchement pour ne pas s'effondrer de désespoir, Jeanne se raccrochait à une idée bienfaisante : Stan l'aimait encore; l'amour de Stan la soutiendrait et la sauverait...

Stan, lui, demeurait dynamique et souriant, s'enthousiasmant pour deux nouveaux pavillons à construire, des attractions sensationnelles à engager, tout un programme qui allait faire une réalité de l'ancien rêve « Satori Island »...

— Je pars pour l'Europe dans dix jours, annonça-t-il à Jeanne avec simplicité. Des tas de numéros extraordinaires à engager, là-bas...

Jeanne sentit son cœur s'arrêter de battre. Il partait... Il la laissait...

— Stan, dit-elle soudain, c'est avec toi que j'ai vécu les meilleurs



— Que fais-tu là? s'écria Jeanne en découvrant la fillette dans sa loge.

jours de ma vie. Je ne le savais pas, à ce moment-là... Stan, marions-nous.

Il eut un sourire étonné, à la fois tendre et amer.

— Tiens, mais c'est ma réplique que tu dis là! C'est moi qui répétais ça tout le temps! Que j'étais bête! Te marier, toi! Attendre l'époux, en tricotant! Avec la flamme qui brûlait en toi! J'étais stupide! J'essayais d'atteler une comète à une voiture d'enfant!

— Tes enfants! murmura Jeanne. Tu en voulais des quantités! Je t'ai volé tes enfants, Stan!

— J'aime quand même ma vie, dit Stan, gravement. Je l'aime à cause de ce que j'ai eu de toi. Si l'on me disait : « Satori, tu vas » recommencer ta vie en faisant tout ce que tu voudras, mais tu » n'auras pas Jeanne », je refuserais.

Il rêva un instant, puis contempla ses chapiteaux, son théâtre, ses manèges rutilants, le toboggan, et tout ce qui constituerait, dans un proche avenir, le plus grand parc d'attractions du monde... Un contremaître vint chercher M. Satori pour mettre au point un réglage difficile. Stan s'éloigna de son grand pas bien rythmé, et Jeanne, retrouvant la solitude et le froid du cœur, marcha vers sa loge, tête basse. Stan ne croyait plus à « leur » couple... Stan ne rêvait plus d'épouser Jeanne...

En entrant dans sa loge, Jeanne vit une fillette d'environ quinze ans, une gosse du quartier, qui, plantée devant la glace, essayait l'un des chapeaux de la vedette.

— Que fais-tu là? s'écria Jeanne.

— Pardonnez-moi, Miss Eagels! soupira la gosse. Je vous admire tant. Je voudrais devenir une vedette comme vous. Je ferai *tout* pour cela! Si vous pouviez m'aider, Miss Eagels!...

Jeanne contempla avec accablement le petit visage encore enfantin... C'était son propre visage, à elle, Jeanne Eagels, lorsqu'elle avait quinze ans. Les mêmes espoirs forcenés habitaient alors sa petite tête.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, murmura Jeanne en s'abattant sur le divan avec lassitude. Suis mon conseil : ne sois pas vedette. Mais tu ne le suivras pas. On ne suit jamais les bons conseils. Allons, va-t'en, laisse-moi...

Demeurée seule, Jeanne frissonna. Les vieilles terreurs remontaient en elle, ces terreurs qu'elle combattait naguère avec les drogues du Dr Richard. Depuis qu'elle avait retrouvé Stan, elle s'obligeait à ne plus boire, à n'user d'aucun sédatif. Avec désespoir, elle se mit à souhaiter l'aide de l'alcool, l'aide du funeste Richard et de ses piqûres...

C'est alors que Chuck O'Hara entra. C'était un des comiques de la troupe de variétés. Il eut un sourire chafouin, sortit de sa poche une fiole de whisky, en emplit un verre qu'il tendit à Jeanne :

— Je vois que vous avez besoin d'un remontant! dit-il avec un regard entendu. Allez-y, c'est de la bonne contrebande! On ne saurait trouver mieux, et je m'y connais!

Jeanne n'avait encore prêté aucune attention à ce Chuck O'Hara qui, lui, ne cessait de l'observer depuis qu'elle faisait partie de la troupe. Il n'était pas sans talent. Il avait du « métier », du jugement. Il trouvait qu'Eagels avait bien réussi l'étonnante performance de l'exhibition d'une grande comédienne au music-hall. Mais ce n'était pas uniquement sur le plan professionnel qu'il s'intéressait à Jeanne. Alcoolique et débauché, il pensait avoir trouvé, en la vedette déchue, une partenaire facile...

Mais lorsque Jeanne eut enfin compris quel genre d'intérêt lui portait Chuck O'Hara, elle s'arracha des bras qui voulaient la saisir et ordonna à l'homme de sortir de sa loge.

— Ça va! grasseya Chuck. Pas la peine de prendre de grands airs! Soyez gentille. Avec moi, pas de danger! Motus et bouche cousue!

— Laissez-moi tranquille, espèce de gouape! cria Jeanne.

Chuck O'Hara eut un ricanement méprisant.

— Bon, dit-il, ça va! Je ne tiens pas à me battre! Qu'est-ce que vous êtes, après tout? Une pocharde qui s'est fait virer de Broadway! S'il n'y avait pas eu Satori pour avoir pitié de vous, vous ne seriez même pas parmi nous. On ne voudrait pas de vous! Et vous avez le culot de me traiter de gouape! Allez, bonsoir, « Madame »!

Anéantie, Jeanne demeura longtemps immobile. Pitié d'elle... Stan avait simplement eu pitié d'elle... Il ne l'aimait plus. Jeanne Eagels était seule, bafouée, perdue... Stan avait dit : « Les mois » passent. Bientôt tu pourras refaire du théâtre. Tu retrouveras Al » et Nelly... » Mais peut-être n'en pensait-il rien. Peut-être disait-il cela par pitié, encore par pitié... Et il allait partir. Il abandonnait Jeanne...

— Nelly! appela Jeanne avec un désespoir enfantin.

Le silence lui répondit. L'étage des loges était désert. On se trouvait entre deux représentations. Les artistes étaient partis dîner. Jeanne se leva, traversa le palier, se tint longtemps immobile en haut de l'escalier de fer. Elle oubliait où elle se trouvait. Elle oubliait que Nelly était loin, à New-York. Dans sa mémoire vide, une seule impression subsistait : elle entendait le slow qui annonçait jadis son entrée en scène dans *Pluie*. Son rôle de Sadie... sa belle création... son triomphe...

— Nelly! s'écria-t-elle comme autrefois. C'est mon entrée!

Le whisky de Chuck la fit tituber. Elle peina pour reprendre son équilibre, répéta : « C'est mon entrée, Nelly », s'élança...

On la retrouva au pied de l'escalier, fracassée, morte.

***

Stan ne partit pas pour l'Europe. Il alla près de Frank, à Coney Island. Il cherchait partout le souvenir de Jeanne. Il entrait dans les cinémas qui projetaient ses films. Il contemplait désespérément l'image blonde et souriante et mesurait combien il avait aimé Jeanne... Il comprenait aussi qu'au milieu de son chaos éblouissant, dans sa courte et folle vie d'ambitieuse, Jeanne avait fait à l'amour une grande place. Malgré ses caprices, son avidité, son orgueil, elle l'avait aimé, lui, Stan Satori, son seul amour.

FIN

— Nelly! murmurait Jeanne. C'est mon entrée!



LES AMOURS DE NOS VEDETTES

Maurice Ronet

joue parfois les héros

A cent mètres du tourbillon incessant des Champs-Élysées, un hôtel tranquille, douillet, discret. C'est là que nous attend l'un des très séduisants jeunes premiers de l'écran, là que pour le moment il a planté sa tente...

Comme il a pâli... minci... Son teint paraît plus mat, et plus étrange encore le contraste des yeux bleus et des cheveux sombres. Qui pourrait donner à ce grand garçon de 1 m 80 les trente ans que porte son état civil ?

SERVITUDE ET GRANDEUR DU MÉTIER

— Excusez-moi tout d'abord si je manque de dynamisme : je suis recru de fatigue, après quatre mois d'une vie survoltée.

— ...

— Non, ne souriez pas, c'est sérieux. Quatre mois à tourner, concurremment et sans répit, deux films ensemble, l'un à Londres, l'autre à Paris ; voyez allées et venues, perte de temps, courses haletantes, avec deux rôles très lourds à la fois.

— Pourquoi n'avoir pas remis ce rendez-vous ?

— Pas question. Si je suis un peu défaillant, vous ne m'en tiendrez pas rigueur, voilà tout, ajoute Maurice Ronet avec un petit sourire attendrissant qui évoque l'adolescent en quête d'une « permission de minuit ».

— Vous en avez donc juste fini avec ces deux redoutables épreuves ? Pouvons-nous en parler un peu ?

— Je commence par l'Angleterre. J'ignore sous quel titre passera le film, chez nous. Quelque chose comme *Des noms gravés dans le sang*..., car il s'agit d'une authentique aventure de la Résistance, dont tous les protagonistes ont vécu la bouleversante odyssée. J'y incarne, pour ma part, un extraordinaire garçon, tué en Indochine il n'y a pas si longtemps.

— C'était votre premier contact avec la Grande-Bretagne ?

— Je n'y avais fait que du tourisme. Jamais de cinéma. Et cela m'a paru assez surprenant.

— A quel sujet ?

— D'abord parce que les studios sont installés dans un ancien château, au milieu d'un parc magnifique, avec une inégalable ambiance de confort. Tous ces gens, du directeur de production au dernier machiniste, sont de parfaits gentlemen ; tout se passe avec des égards, des soins, dans un silence, une *respectability* de club select. Malgré cela, les émotions n'ont pas manqué...

— Vous aviez jadis connu celles des arènes, pendant *Châteaux en Espagne*.

— Oui, mais cette fois je n'étais pas doublé dans l'action dramatique. C'est-à-dire qu'on me l'a proposé, mais il eut été de mauvais ton d'acquiescer. Incarner un chef de réseau d'une audace exceptionnelle, qui a risqué tant de fois sa vie sans broncher, cela exige de ne pas perdre la face.

— Ce fut donc si « risqué » ?

— Je ne parlerai que pour mémoire d'un après-midi entier, sous un ciel froid d'automne, passé en bains forcés — lesquels bains devant, à l'origine, constituer une scène des plus rapides. Or l'eau de l'étang n'avait que 8 degrés, et les trois costumes secs, prévus pour me changer, ne l'étaient plus depuis longtemps quand je plongeais et replongeais encore !

— Là, pas de bobo ?

— Non, je m'en suis bien tiré.

— Et ensuite ?

— Il s'agissait de la grande séquence dramatique, morceau de bravoure du film : une course de 9 kilomètres en pleine campagne, avec les ennemis à mes talons, cherchant à me descendre à la mitraillette. Bien qu'on eût longuement répété les « effets spéciaux » (ricochets des balles, etc.), il fallait bien me voir tout au long de cette infernale poursuite. En me doublant, c'était l'obligation de prendre tout de très loin. « Acceptez-vous qu'un tireur d'élite » vous pourchasse véritablement, et pouvez-vous jouer le jeu jus- » qu'au bout, en prenant des risques que nous tenons pour légers, » étant donné la valeur de notre collaborateur ? » J'avais quand même l'appréhension que l'on présume. Mais je devais être *fair play* totalement et d'accord pour servir de (fausse) cible à l'as qu'on engageait spécialement. Je vous laisse néanmoins penser à ce que représentent pour un homme, fût-il un acteur que rien n'étonne, les quelques heures passées à entendre siffler des balles autour de lui, et ces balles passer souvent à moins de 15 centimètres de ses oreilles ! Enfin, tous les gros plans ont été saufs, et l'honneur aussi...

— Les Anglais ont dû vous trouver épatant ?

— Je crois que je leur laisse un bon souvenir, dit rapidement Maurice Ronet. Autant que j'en garde un de mes semaines de travail parmi eux.

— Moins d'émotions, j'espère, à Paris, avec *Ascenseur pour l'échafaud* ; bien que ce titre seul...

— Inquiétant à juste raison, mais quel extraordinaire sujet! Amour, crime (vrai et faux), chantage y sont savamment dosés ; pourtant, tout est moins noir qu'on ne le croit...

— Quel était le *suspense* le plus émouvant pour vous ?

— Un assez curieux moment où, suspendu à vingt mètres du sol à un câble, sous un ascenseur qui n'est pas en carton, je joue l'une des scènes les plus angoissantes de ce drame.

« ON NE SAURAIT ÊTRE BIGAME... »

— Que reste-t-il désormais pour la part sentimentale ?

— Pour l'heure, je ne vois guère qu'un cœur un peu éparpillé.

— On vous « remarie » pourtant bien souvent.

— Curieuse idée... J'ai si bien épousé mon métier que je ne saurais être bigame, figurez-vous !

— Vous avez tout de même des idées sur un idéal féminin ?

— Elles valent ce que valent des opinions jetées sans but et sans objet. Rien d'absolu dans mon idéal, si tant est qu'on puisse en avoir un dans ce cas. Je crois beaucoup plus aux hasards des rencontres, aux jeux du sort, qu'à la fallacieuse poursuite d'un être qu'on se fabriquerait.

— Si des qualités doivent dominer, lesquelles voyez-vous d'abord ?

— Que la femme doive avoir un côté éminemment maternel me paraît évident. Toutes ne le sont pas, et presque toutes devraient l'être, à mon avis. Autrement, je ne sais trop... Ava Gardner me paraît un merveilleux exemple, et vous voyez que je jette ce nom spontanément, sans plus. Au fond, il faut, plus que s'entendre, se comprendre ; le couple ne tient qu'à ce prix. Mais parlons d'autre chose...

DES ÉCRITS ET UN ROLE

— De vos travaux personnels, par exemple, car vous écrivez, n'est-ce pas ?

— J'ai des essais et un roman, déjà plus ancien, et surtout un scénario composé lors du tournage en Argentine de *Section des Disparus*, et pris sur le vif.

— Qui se passe ?

— Sur place, à La Bocca, le vieux quartier de Buenos Aires.

— En dehors de ce projet, quel personnage aimeriez-vous jouer ?

— Au cinéma, un Casanova non pas d'opérette, mais tel qu'il a vécu, avec le même fourmillement d'idées, d'aventures, cet esprit bondissant qui, à mon sens, rejoint celui de notre époque...

Confidence recueillie par
Claude JANEL

Un récent instantané de Maurice RONET
(Photo V. Rossell)



Complétez votre collection de MON FILM

Les numéros intermédiaires de MON FILM manquant dans ces colonnes sont épuisés.

Numéros à 20 francs.

447 — **Double Destin.** — Capitaine sans Loi.
448 — **Mademoiselle Porte-Bonheur.** — Ali-Baba et les 40 voleurs.
449 — **Les Amants du Tage.** — L'Homme aux Millions.
450 — **Celle de nulle part.** — Le Maître de Don Juan.
451 — **La Belle Otéro.** — Le Jardin du Diable.
452 — **Une Étoile est née.** — La Lance brisée.
453 — **Sabrina.** — Un Acte d'Amour.
454 — **Pain, Amour et fantaisie.** — La perle noire.
455 — **Le Tzarévitch** — Désir d'Amour.
456 — **Oasis.** — Les Gens de la Nuit.
457 — **Fortune Carrée.** — Zoé.
458 — **Fenêtre sur cour.** — Le pain vivant.
459 — **Marianne de ma jeunesse.** — L'Égyptien.
460 — **L'Aigle solitaire.** — Escale à Orly.
461 — **Le Printemps, l'Automne et l'Amour.** — Rivière sans retour.
462 — **Le calice d'argent.** — Le fils de Caroline chérie.
463 — **Pain, amour et jalousie.** — Prince vaillant.
464 — **Le secret des Incas.** — Port du désir.
465 — **Interdit de séjour.** — Les Femmes mènent le Monde.
466 — **Trois Filles à marier.** — Baron Tzigane.
467 — **Les Impures.** — Le Triomphe de Buffalo Bill.
468 — **Les deux Orphelines.** — Le Démon aux eaux troubles.
469 — **La Cage aux souris.** — La Flamme pourpre.
470 — **Le cri de la victoire.** — Les Clandestines.
471 — **Femmes damnées.** — Un Inspecteur vous demande.
472 — **L'Amour viendra.** — Vera-Cruz.
473 — **A toi de jouer, Callaghan !** — Titanic.
475 — **J'avais sept filles.** — Les Révoltés de la « Claire-Louise ».
476 — **Série noire.** — Tant que soufflera la tempête.
478 — **Quand la chair est faible.** — Mardi, ça saignera !
481 — **A l'Ombre des Potences.** — Vivre un grand Amour.
482 — **Femmes libres.** — La Madone des Sleepings.
483 — **Futures vedettes.** — Marty.
484 — **Le Renard des Océans.** — Du Rififi chez les hommes.
485 — **Sophie et le Crime.** — Désirée.
486 — **L'Étrangère dans la ville.** — French Cancan.
487 — **L'Impossible Monsieur Pipelet.** — La Vénus des Mers chaudes.
488 — **Les Hommes ne comprendront jamais.** — La belle Romaine.
489 — **La Rue des Bouches Peintes.** — Papa Longues Jambes.
490 — **Le Masque de Fer.** — Nana.
491 — **Les Héros sont fatigués.** — Le Cercle Infernal.
493 — **Les Hommes en blanc.** — Le Seigneur de l'Aventure.
494 — **Un mari presque fidèle.** — L'Affaire des Poisons.
495 — **La grande bagarre de Don Camillo.** — Frou-Frou.
496 — **Les Bons meurent jeunes.** — Les Aristocrates.
498 — **L'autre Homme.** — Le Rendez-vous de Hong-Kong.
499 — **Les Horizons lointains.** — Lola Montès.
501 — **La princesse d'Éboli.** — Mademoiselle de Paris.
502 — **Les mauvaises Rencontres.** — Simba.
503 — **Le Tigre du Ciel.** — Gas-Oil.
504 — **Milord l'Arsouille.** — La Muraille d'Or.
505 — **Mémoires d'un Flic.** — Senso.
506 — **La Peur au Ventre.** — Jours d'Amour.
507 — **Des gens sans importance.** — L'Homme de la Plaine.
508 — **L'Allée sanglante.** — Les Carnets du Major Thompson.
509 — **Vous pigez?** — Les Implacables.
511 — **Treize à table.** — Briseurs de Barrages.
512 — **L'Amant de Lady Chatterley.** — Hold-up en plein ciel.
513 — **Pain, Amour... ainsi soit-il.** — La meilleure part.
514 — **Papa, Maman, la Bonne et Moi.** — Maison de Bambou.
515 — **Plus de whisky pour Callaghan.** — La Belle des Belles.
516 — **Le Cavalier traqué.** — Si tous les gars du monde...
517 — **Papa, Maman, ma Femme et Moi.** — Rendez-vous sur l'Amazone.
518 — **Les Indiscrètes.** — Des pas dans le brouillard.
519 — **L'appel de l'or.** — Le secret de Sœur Angèle.
520 — **Pitié pour celle qui tombe.** — Il Bidone.
521 — **Le dossier noir.** — La Sorcière.
522 — **La furieuse chevauchée.** — Voici le temps des assassins.
523 — **Duel en Sicile.** — Les Salauds vont en enfer.
524 — **Le couturier de ces Dames.** — La colline de l'adieu.
525 — **Dossier secret.** — Dommage que tu sois une canaille.
526 — **Rencontre à Paris.** — Le couteau sous la gorge.
527 — **Condamné au silence.** — Les assassins du dimanche.
528 — **La loi des rues.** — Toute la ville accuse.
529 — **La rose tatouée.** — Le fond de la bouteille.
530 — **Le long des trottoirs.** — Mes sept petits chenapans.
531 — **La Prisonnière du désert.** — Chéri, ne fais pas le zouave !
533 — **La Maison des Otages.** — Paris-Canaille.
534 — **Don Juan.** — Bonjour, Sourire !
535 — **Par-dessus les moulins.** — C'est arrivé à Aden.
536 — **Colère noire.** — Éléna et les hommes.
537 — **Cela s'appelle l'Aurore.** — Bungalow pour femmes.
538 — **« Picnic ».** — L'Impudique.
539 — **La foire aux femmes.** — La mort en ce jardin.
540 — **Une femme diabolique.** — Le pays d'où je viens.
541 — **Le sang à la tête.** — Arrêt d'autobus.
543 — **L'homme au complet gris.** — Le toit.
544 — **Marie-Antoinette.** — La traversée de Paris.
545 — **La fille sur la balançoire.** — L'homme aux clés d'or.
546 — **Paris Palace Hôtel.** — La plus belle des vies.
547 — **Un magnifique salaud.** — Les aventures de Till l'espiègle.
548 — **Les Possédées.** — Au sixième jour.
549 — **Typhon sur Nagasaki.** — Énigme policière.
550 — **Le signe de Vénus.** — Davy Crockett.
551 — **Pitié pour les vamps.** — La terreur des dames.
552 — **Mannequin de Paris.** — La neige en deuil.
553 — **Santagio.** — Notre-Dame de Paris.
555 — **La poupée de chair.** — L'homme qui n'a jamais existé.
556 — **Reproduction interdite.** — A 23 pas du mystère.
557 — **Écrit sur du vent.** — Miteou.
558 — **Anastasia.** — L'homme de Lisbonne.
559 — **Club de femmes.** — L'homme qui en savait trop.
560 — **Derrière le miroir.** — Folies-Bergère.
561 — **La châtelaine du Liban.** — Le Roi et Moi.
563 — **Jusqu'au dernier.** — Sous le ciel de Provence.
564 — **Hommes et Loups.** — Le septième commandement.
565 — **Les Insoumises.** — Dernière caravane.
566 — **Et par ici la sortie.** — Un vrai cinglé de cinéma.
567 — **Le temps de la colère.** — Pleine de vie.
568 — **Sérénade.** — Crime et châtiment.
569 — **Je reviens de l'enfer.** — La Garçonne.
570 — **Zaza.** — L'homme à l'imperméable.
571 — **Ombres sous la mer.** — Ah ! quelle époque.
572 — **Que les hommes sont bêtes!** — Les sorcières de Salem.
573 — **Le témoin à abattre.** — Le coin tranquille.
574 — **La mauvaise graine.** — L'ange du ring.
575 — **Le train du dernier retour.** — Les Louves.
576 — **Collines brûlantes.** — L'inspecteur aime la bagarre.
577 — **Sénéchal le Magnifique.** — Le Shérif.
578 — **Les Collégiennes.** — L'Ami de la famille.

NUMÉRO SPÉCIAL
68 pages — 100 francs
579 — **EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE.** — Géant (James DEAN).

580 — **Sylviane de mes nuits.** — La loi des gangs.
581 — **Le faux coupable.** — L'Odyssée de Charles Lindbergh.
582 — **Celui qui doit mourir.** — Mademoiselle et son gang.
583 — **L'Extravagante Héritière.** — La Haine aux yeux bridés.
584 — **Scandale à Milan.** — Trois de la Marine.
585 — **Les loups dans la vallée.** — Dieu seul le sait.
586 — **Œil pour œil.** — 5 millions comptant.
587 — **L'enfer des Tropiques.** — Une île au soleil.
588 — **Escapade.** — Un yacht nommé « Tortue ».

589 — **Le prince et la danseuse.** — Comme un cheveu sur la soupe.
590 — **A pied, à cheval et en voiture.** — Symphonie inachevée.

NUMÉRO SPÉCIAL
68 pages - 100 francs
591 — **LE SALAIRE DU PÉCHÉ.** — TORRENTS.

592 — **Les nuits de Cabiria.** — La blonde explosive.

Numéros à 30 francs.

593 — **Un homme dans la foule.** — Les lavandières du Portugal.
594 — **Guendalina.** — Règlements de comptes à O. K. Corral.
595 — **Les amants de Salzbourg.** — Un roi à New-York.
596 — **Un amour de poche.** — Le secret des eaux mortes.

NUMÉRO SPÉCIAL
68 pages - 100 francs
597 — **L'AMOUR EST EN JEU.** — Port-Afrique.

598 — **Retour de manivelle.** — Flamenco.
599. — **Mon homme Godfrey.** — Porte des Lilas.
600 — **Esclave libre.** — Nathalie.

NUMÉRO SPÉCIAL
68 pages - 100 francs
601 — **UNE PARISIENNE.** — FEMMES EN CAGE.

602 — **Quand la femme s'en mêle.** — Arsène Lupin.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de **20** ou **30** fr. pour les numéros ordinaires et **100** frs pour les numéros spéciaux. (Ajoutez **10** fr. quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.)

Envoyer le montant des commandes par mandats-cartes de préférence, ou par **timbres-poste** lorsque la commande **ne dépasse pas 100** francs.

Aucun envoi contre remboursement.

MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2e).

Le directeur de la publication : A. RAYEZ.
L'administrateur-gérant : Gaston ALLEMANE.
OJD
Imp. CRÉTÉ Paris, Corbeil-Essonnes. — 9801-3-58. — Dépôt légal : 1er trim. 1958.
Distribué par TRANSPORTS-PRESSE.



Kim NOVAK
dans
UN SEUL AMOUR

MON FILM

publie dans ce numéro :

LES ESPIONS

un récit complet en photos du film